

A travers les glaces

De l'autre côté du miroir sans tain



Pascal Croset

Il n'y a ni début, ni fin.

On le sait...

La naissance et la mort, le départ et l'arrivée existent bien, mais ce ne sont ni le début ni la fin.

Ce qui les relie, plus encore que ce qui les précède et les suit, est un mystère bien plus épais et élastique que le temps lui-même.

C'est le voyage.

Il peut arriver qu'au cours du voyage le brouillard se lève. Furtivement.

Pour moi, ce fut aux îles Sabine, au cœur de glace de la baie de Melville, en route vers Savissivik.

Echo

En cours d'année, mars peut-être, ma tête est projetée avec violence et sans protection sur le bitume. Pas assez pour éteindre l'esprit ou couper définitivement le souffle mais suffisamment pour blesser, léser et brouiller les repères. Assez pour se rendre compte que le cerveau est un organe, qu'il a une vie propre faite de flux sanguin, d'impulsions électriques et de bien d'autres choses qu'à défaut de comprendre on ressent alors. Cette vie perturbée provoque un trouble qui éveille la conscience, qui affecte et questionne toute forme de présence, au monde, aux autres, à soi.

Le temps passe, les symptômes et le trouble se dissipent peu à peu avec un profond soulagement mais aussi avec le sentiment que les facultés pleinement retrouvées s'accompagnent d'une perte. Comme si le trouble avait emporté avec lui quelque chose de valeur.

Cet été, en août, au gré d'une excursion en kayak et en solitaire dans le nord-ouest du Groenland, c'est tout l'être qui est projeté, non sur le sol mais dans un espace fait de multiples distorsions : de l'horizon, du temps, des éléments, de l'attention, des sentiments. Un espace qui, comme la chute, va entraîner un profond trouble des repères, un nouvel éveil de la conscience, le retour du questionnement sur la présence.

Il y a là deux voyages radicalement différents : violent, sanglant et subi pour le premier, beau, engagé et voulu pour le second. Ils ont tous les deux généré un trouble d'une même et rare intensité, mais sous deux formes bien distinctes venant harmonieusement se compléter, comme l'eau qui remplit le verre, comme le corps qui se glisse dans le kayak, prêt à prendre la mer ou se laisser prendre par elle.

J'ai laissé le trouble de la chute repartir avec une part de ses secrets, je suis bien résolu à ne pas laisser celui du voyage arctique en faire de même. Je ne le laisserai pas sans lutter se dissiper en ayant éteint ce qu'il a éveillé.

I

L'attention, la tension, l'intention

1 La carte

La carte est l'écran où se projettent rêves et aspirations.

Elle raconte une histoire, moins celle que l'on va vivre que celle que l'on vit déjà, rien qu'à y penser, à la vouloir, puis au fait de la rendre possible. Par le dessein d'abord, dans sa matérialité ensuite, ce qu'on appelle l'organisation, la préparation, autant logistique et physique que mentale et intérieure.



Cette carte situe la baie de Melville. A celui qui connaît un peu cette partie du Groenland elle dit la grande difficulté à la traverser en kayak : un front glaciaire quasi ininterrompu, une banquise côtière qui peine à dégeler même à l'heure du réchauffement climatique, une profusion hallucinante de glace du fait de ce même réchauffement, la présence d'ours polaires et de morses, l'obligation de naviguer loin des côtes entre des îles minuscules et distantes, un parcours de 400 kms dans une zone de plus de 10 000 km² totalement inhabitée...

Et pourtant ce parcours s'impose comme une évidence, celle d'un chemin ouvert il y a quinze ans par une première excursion au Spitzberg, chemin qui s'est poursuivi et renouvelé chaque année, prenant il y a dix ans la voie du Groenland et de la remontée progressive de sa côte ouest en direction du nord.

L'évidence du parcours est aussi celle d'un corps qui vieillit, qui sait que sous peu le poids des ans viendra refermer la possibilité de la traversée de la baie de Melville.

Or c'est une belle possibilité et ce qui est beau mérite qu'on le rende possible.

Parenthèse

Le départ et l'arrivée sont deux points parmi d'autres d'une même ligne de vie. Le long chemin sans origine qui mène au seuil du départ est le miroir d'une arrivée qui elle-même ne signifie nullement la fin.

Ces deux points se distinguent de l'histoire qui les contient par ce qui les lie : ils forment l'ouverture et la fermeture d'une parenthèse.

A chaque temps de cette parenthèse, départ et arrivée de l'excursion arctique, émerge une émotion intense et soudaine. Lorsque le kayak quitte pour la première fois le rivage, lorsqu'il touche terre au terme de la dernière étape.

Une émotion forgée dans l'idée même du voyage : en écho à l'inconnu et à la peur au moment du départ, en écho au soulagement et à l'accomplissement lors de l'arrivée.

La baie de Melville va rebattre les cartes de ce jeu bien établi. Elle va doter l'ouverture et la fermeture de la parenthèse d'un sentiment nouveau, commun et inattendu.

Ouverture

Le kayak est presque totalement chargé et le départ est imminent. Un hélicoptère m'a déposé il y a tout juste deux heures à l'entrée de la Baie de Melville, dans le village de Kullorsuaq où vivent 400 habitants. Le temps de récupérer mon kayak dans un container, de faire quelques courses complémentaires et de charger, me voilà prêt au départ.

L'émotion si caractéristique de ce moment si particulier commence alors à émerger, comme une ombre encore lointaine qui va grandir à mesure qu'elle se rapproche. Mais cette venue inéluctable et voulue va être soudainement interrompue.

Un homme m'interpelle.

Il se tient quelques mètres en hauteur et me demande où je vais, dans un anglais qui va permettre l'échange. Je suis surpris car il n'est pas courant par ici d'interrompre quelqu'un dans son activité sans s'y sentir invité, à part les enfants, qui d'ailleurs se pressaient autour du kayak il y a encore quelques minutes. Personne au Groenland, en tout cas pas les groenlandais, ne vient te dire ce que tu dois faire, encore moins ce que tu ne dois pas faire !

Je m'approche de l'homme et je m'ouvre à ses questions, l'invitant ainsi à les poursuivre. Mes réponses vont lui permettre de rapidement mesurer le fait que je ne suis pas complètement inconscient, ce qui était clairement son hypothèse. Il va alors me décrire l'état exceptionnel de la glace dans la région. La partie Est de l'île de Kullorsuaq est fermée à toute navigation et ce n'est là que le début de la baie de Melville et de ses fronts glaciaires. Il exprime, avec calme et aplomb, les plus grands doutes quant à ma capacité à rallier ma destination et plus précisément Kap Seldom qui se situe à la moitié du parcours et qui est cerné par les glaces. Il va alors ruiner en quelques minutes l'espoir que j'avais de passer une première semaine relativement tranquille avant d'entamer la partie que je pensais la plus difficile et risquée du parcours.

Il va ensuite m'alerter sur le principal danger de l'expédition, que j'avais occulté, celui des morses. C'est le risque majeur parce qu'il n'y a pas grand-chose à faire si le morse attaque, et les jeunes, facilement reconnaissables à la taille de leurs défenses, y sont disposés. Le combat, s'il doit avoir lieu en mer, est terriblement inégal. Infiniment plus qu'avec l'ours, avec qui il y a le plus souvent moyen de discuter et, le cas échéant, de se défendre.

Au cas improbable où j'arriverais à passer la première barrière de glace et à rejoindre Kap Seldom, il me conseille de me diriger alors vers les îles Sabine, qui présentent l'avantage de leur inconvénient : elles sont très loin des côtes, permettant une navigation libérée des glaces mais compensée par le danger de la haute mer.

Puis il va clore notre échange par un acte qui, s'il n'est jamais anodin, va prendre dans ce contexte un sens tout particulier : il me donne son numéro de téléphone. Nous savons très bien l'un et l'autre ce que cela signifie. C'est une autorisation, et même une invitation à l'appeler en cas de détresse, en faisant usage d'une connexion satellite. Là est le sens de son geste. Et il n'est nullement altéré par le fait que nous savons tous les deux très bien que dans un tel cas les secours seraient à la fois longs et compliqués à mettre en place. Enfin, il me demande mon numéro et me dit qu'il préviendra ses quelques collègues de ma présence dans la zone.

L'homme s'appelle Jorge Adam Fisker, il est pêcheur et chasseur à Kullorsuaq.

Le sentiment qui domine après ce court échange n'est pas la crainte, même si Jorge l'a réveillée, ou plutôt affermie car elle était déjà présente depuis l'arrivée en hélicoptère et la vue panoramique offerte sur le début de la baie de Melville et la surprise de voir autant de « blanc ». Ce qui domine, c'est l'attention, le souci qu'il a eu de moi et la façon de l'exprimer et de le traduire en acte. C'est la chaleur intense que j'ai ressentie, la force que cela m'a donnée et que j'ai emportée avec moi. Une présence qui vient s'ajouter à celle de mes proches mais avec la double particularité de provenir d'un inconnu et de quelqu'un qui sait mieux que moi où je vais.

Le jour même de mon arrivée à Savissivik, je lui enverrai le message suivant : « *Hi Jorge, I am in Savissivik, hard but great ! I thank you very much for your concern and for your advices. Take care. Pascal (kayak)* ». Il répondra : « *It is good you come to Savissivik* ».

Fog's world

Au matin du deuxième jour des particules en suspension envahissent tout l'espace, signifiant la présence du brouillard. Je le sens dès le réveil, avant même de le voir, par la perception combinée d'une forte humidité et d'un grand silence. Le silence signifie l'absence de vent et de pluie, deux éléments qui auraient pu être une autre explication à l'humidité ambiante. Il y a aussi cette odeur, fine, légère et fraîche qui ne trompe pas.



L'humidité et le froid (il doit faire -2° au réveil dans la tente) se marient pour soutenir fermement et agréablement l'éveil, permettant de sentir ensuite les contours du corps par le contact avec un air chargé en stimuli. Pour en apprécier toute la valeur et la saveur il faut deux choses, dont je suis heureusement pourvu : un duvet et du café, et le savoir-faire additionnel consistant à manipuler le réchaud et l'eau bouillante depuis le duvet. Un manque de pratique conduira à ébouillanter légèrement la main droite, juste rappel à plus de vigilance et au fait qu'au premier matin la routine des gestes n'est pas encore rétablie.

Si le brouillard a ses vertus pour celui qui s'éveille, il change sérieusement la donne pour le kayakiste supposé traverser 200 kms de glace. Car, en plus de la tente, le brouillard enveloppe l'eau, et toutes les formes de glace présentes dans la partie basse de la baie de Melville : les icebergs massifs, les bourguignons, le floe, la banquise côtière, la banquise dérivante... La faiblesse du vent est une bonne nouvelle, car elle atténue les risques de zones hyper denses, infranchissables. Mais le brouillard limite la capacité de lecture. Plus encore qu'au grand jour il va falloir sentir et extrapolier, déchiffrer les quelques indices à portée de vue afin de trouver le passage à travers les glaces.



L'expérience est ici salutaire, et pas uniquement pour trouver et interpréter les repères de navigation. Car le brouillard ne se contente pas d'altérer la vue, combiné à la glace il s'y entend pour instiller l'angoisse, particulièrement si la navigation s'effectue loin des côtes, par une succession de grandes traversées entre des îles. L'expérience nous aide à ne pas surévaluer ses effets. Elle nous rappelle que le brouillard ne nous prive en fait que de l'accès aux repères les plus lointains, essentiellement la côte lorsqu'elle est faite de montagnes ou de fronts glaciaires imposants, comme c'est ici le cas. Car, même au grand jour, pris dans les glaces depuis un kayak la visibilité est extrêmement réduite, tout simplement par qu'on se situe au niveau de la mer et que le plus petit morceau de glace est déjà comme une barrière, pour le kayak et pour la vue. Brouillard ou pas, la difficulté à trouver un chemin dans la glace, au milieu des glaces est à peu près la même. La différence tient juste à la définition du

cap, c'est-à-dire au fait d'aller dans la bonne direction, mais il est là possible de compenser l'absence de visibilité lointaine par d'autres repères, en combinant la carte et les données GPS.

Voilà pour le rationnel, c'est faisable, et il faut le faire. Mais ce rationnel ne suffit pas toujours à échapper à la forme d'inquiétude propre au brouillard, à cet univers si particulier dans lequel il nous entraîne, nous amenant à nous sentir perdu ou « au milieu de nulle part », ce qui ne veut rien dire. L'expérience nous permet de rejoindre et de suivre une autre voie, celle où on se résout à appartenir à un espace résolument différent, à en accepter les codes et les règles et à s'y abandonner. Un espace où, d'une certaine façon, il n'y a plus ni mer, ni terre, ni horizon. Juste de la glace, du brouillard et un kayakiste, le tout en suspension. Se dire que c'est normal, que c'est ainsi, que c'est beau même. Se faire habitant et sujet de ce royaume, se détendre et mieux se concentrer, se consacrer alors activement à la lecture des glaces qui nous entourent et à la recherche du passage.

Libéré de l'angoisse, la lecture de la glace devient une activité de tous les instants, sans véritable répit, une déambulation sans fin dans un labyrinthe géant dont on ne chercherait même pas à sortir, juste à se rendre dans une position plus avancée. Une position où il sera possible de se poser pour dormir avant de reprendre au matin le cours du voyage et de la progression dans le labyrinthe. Un jour peut-être cela finira-t-il, mais ce n'est pas le souci ni la pensée du moment. L'attention est focalisée sur le fait de rejoindre le point d'étape suivant avec la menace constante d'être engagé dans une impasse, avec la présence d'une épée de Damoclès qui suit la progression du kayak et souffle régulièrement à l'oreille la perspective de la fatalité du demi-tour.

Chaque jour de la première semaine, plusieurs fois par jour, je serai au seuil de la décision du demi-tour, confronté à l'impossibilité d'avancer, de trouver le passage. Et pourtant à chaque fois le passage finira par se révéler. Cette apparition était-elle due à une manœuvre bienvenue, à un choix de navigation heureux, ou le passage a-t-il toujours été là et le voile qui en masquait temporairement la vue n'était-il que dans mon esprit inquiet ? Impossible à dire. La seule certitude est celle de la dualité des émotions. Comme ces glaces à deux boules et à deux parfums, le seuil du demi-tour portait en lui deux émotions. Il avait le goût amer de l'abandon et du renoncement mais aussi, en arrière-plan, celui d'un possible soulagement.

Imprévus

Durant cette parenthèse à la durée indéterminée je me sentirai réduit à l'étrange condition d'un être en mouvement dans le brouillard. Même lors du temps passé à terre, posé au sol, le sentiment dominant sera celui d'être en suspension dans le brouillard, au milieu des glaces, dans un environnement, un espace et un temps où l'attention est exacerbée et quasi permanente, sous tension.



Et pourtant, c'est d'une façon étonnamment sereine que je vais gérer un certain nombre d'événements et d'aléas : une sérieuse et douloureuse coupure à un doigt, la moitié des réserves de gaz qui s'évanouit en une nuit, une perte de poids bien trop rapide, le hublot de l'abside de la tente qui se décolle sous l'effet d'un vent soutenu, un gros rhume, des maux de gorge puis une sinusite et des maux de tête, le compas de pont qui ne fonctionne plus, ... Tout cela est à la fois sérieux et franchement anecdotique. Et je le vis comme tel. A chaque situation une réponse. Et pour les situations sans solution, je me rappelle une parole entendue il y a une trentaine d'années alors que je faisais mon service militaire en tant que maître d'armes au service des sports de la base aérienne de Balard :

L'adjudant-chef Charrette : « *aviateur Croset, sachez qu'il n'est pas un problème dont on ne survive à l'absence de solution* ». Jamais avant de l'entendre prononcer cette phrase je n'aurais pensé que l'adjudant-chef Charrette avait une telle profondeur de vue. Et il avait bien raison : nous savons tous que nous allons mourir et que la planète finira à plus ou moins long terme par être détruite, par l'Homme ou par le soleil, et cela n'empêche pas de vivre... et même les plus talentueux d'entre nous de vivre heureux.

Voilà pour relativiser. Toute situation génère ses problèmes et ce n'est pas si grave. A moins de l'être vraiment, et il est important de savoir faire la part des choses.

Ceci étant dit, il importe de ne pas emmener cette parole trop loin, dans un extrême inverse où plus rien n'aurait d'importance, où on perdrat la mesure du risque et où toute peur se dissiperait. Il y a des problèmes dont il faut se saisir et auxquels il faut apporter des réponses, sans se soucier de l'existence ou non d'une solution. Il est alors utile de se rappeler la parole du grand Jeff, qui se qualifie lui-même de « SDF de Saqqaq », petit village de la baie de Disko où il vient chaque été depuis 40 ans poser sa douce folie.

Jeff Olsen : « *Quand tu as un problème ici (au Groenland), sache que la solution est nécessairement et littéralement à portée de ta main* ».

Voilà une vérité qui vient utilement compléter tout le travail qui a précédé l'expédition. Quand on se rend dans un monde d'imprévu, la préparation est moins là pour éviter les problèmes que pour aider à construire des solutions, à partir de soi et avec les moyens du bord.

Rien là de si singulier en fait, car notre monde n'est pas moins soumis à l'imprévu que ne le sont la baie de Melville ou la baie de Disko. Simplement il est mal à l'aise avec, il n'aime pas les imprévus et toutes les questions qu'ils soulèvent. C'est si dommage de ne pas aimer les questions, car en plus d'élever elles contiennent les réponses et les esquiver conduit à laisser le terrain à une vue réduite au présent, sans historique ni perspective. Une vue courte et qui épuise, comme ces piles qui se vident de ne pas être utilisées. C'est pourquoi il n'y a, à l'inverse et pour celui qui aime les questions, rien de plus ressourçant et de plus reposant que de se rendre dans un monde d'épreuves et d'imprévus !

Jugement

Au cœur de cette période sans fin où le brouillard et la glace imposent leur loi, je m'aperçois que je ne ressens pas de plaisir, pas plus que je n'arrive à accéder à quelque pensée un peu élaborée sachant se nourrir de cet environnement.

L'attention se pare d'une tension qui l'engloutit.

Mais ce que ce moment très singulier produit, déplace et permet, je sais que ce n'est pas maintenant qu'il faut en chercher le sens, ni même en suivre les traces ou en lire les signes. J'ai acquis cette certitude lors de ma dernière excursion, il y a trois ans. Elle avait également débuté par une longue séquence dans le brouillard et avec des épisodes difficiles. Je l'avais durement vécue, j'avais résisté, je n'avais pas su m'y abandonner et j'avais produit des jugements sur lesquels j'étais revenu plus tard. Je sais donc que je n'accèderai à toutes les richesses en train de se construire dans cette période si singulière qu'à partir du moment où j'en serai sorti, et probablement bien longtemps après.

Le seul jugement utile, en attendant, est celui qui provient de l'analyse de la situation, en mer et à terre, et qui ne vise rien d'autre qu'à adapter le geste, à faire les choix permettant de vivre au quotidien et d'assurer l'itinérance. Ne surtout pas attendre plus du présent. Celui qui a confiance en l'avenir sait que rien ne va se perdre de tout ce qui est là, que de la même façon qu'il y a un chemin au milieu des glaces il y en a un à travers le temps, même en plein brouillard, et qu'il permettra d'y revenir.

Quand se lève le voile



Le brouillard est arrivé d'un coup, sans transition, durant la première nuit, ou plutôt durant le premier sommeil car il n'y avait pas encore de nuit à ce moment de l'année à de telles latitudes. Le brouillard mettra plus d'une semaine avant de se lever définitivement, mais il lui arrivera de suspendre épisodiquement et brièvement sa présence.

Le premier épisode survient en mer. Après plusieurs heures de pagaille au milieu de la glace, dans une progression d'autant plus difficile que la vue est fortement réduite, voilà que l'eau et l'air se libèrent d'un seul coup de l'emprise de la glace et du brouillard. En un instant le vide se fait et la vue revient.

Un choc qui ne conduit pas au sentiment d'un retour à la normale, mais au contraire à celui de la découverte d'un monde que l'on perçoit comme nouveau et inconnu, celui d'une mer sans glace et d'une avancée sans obstacle ni résistance. Passé le premier sentiment de surprise vient la sensation de l'appui qui se dérobe, du vertige. La glace n'est pas qu'un obstacle ou un frein, elle est aussi un appui et une protection contre les vents et contre certains dangers de la mer. Le trouble provient également de la vue retrouvée, de la profondeur de champ. Il est d'un coup possible de voir à plusieurs kilomètres. Pour autant, aucune côte n'apparaît. Visuellement, je suis au milieu d'un océan sans fin.

Assez vite – mais sans idée de la durée réelle – glace et brouillard réapparaissent et me rendent à une normalité que je pensais subir et dont j'espérais me défaire. Ce n'est donc pas aussi clair que cela... Il y a un soulagement dans le retour du brouillard. Non, pas du brouillard... Il y a un soulagement dans le retour de la glace, dans la protection qu'elle offre au kayakiste.

Une fois réinstallé dans les repères du brouillard, je réalise que ce que j'ai entrevu, c'est ce qui m'est promis dans la seconde partie du voyage : une navigation en pleine mer, libérée des glaces. Le voile s'est ainsi brièvement et brutalement levé sur une vision et une réalité à venir et pour lesquelles je me sens ne pas être encore prêt.

A ~~terre~~ roche

Je passe entre cinq à sept heures par jour à pagayer, même si les conditions et sensations de navigation dans le brouillard et dans les glaces rendent cette mesure du temps très relative.

Cela signifie qu'un certain nombre d'heures sont passées sur un sol, généralement très rocheux, pas vraiment plat (on sent bien que le créateur des lieux ne s'est pas embarrassé de contraintes liées à l'habitat humain). Entre ces deux espaces, celui de la progression en mer et celui de la sédentarité sur terre, ou sur roche, il y en a un troisième, à la fois bref et intense, celui de la découverte depuis la mer de ce bout de roche. Une découverte toujours précédée d'un moment d'inquiétude : « *mais elle est où cette putain d'île ?* », « *malgré la visibilité réduite, elle devrait maintenant apparaître...* », « *et si je m'étais gourré dans les coordonnées ?* », « *et si le GPS me disait n'importe quoi ?* ».

Puis, immanquablement, l'île apparaît. C'est alors, et à chaque fois, comme une première fois. Je suis Christophe Colomb découvrant l'Amérique, mais avec une émotion dotée du pouvoir de se répéter chaque jour sans jamais faiblir. Une émotion intense mais vite écoulée car à peine ce sentiment fait de soulagement et de magie est-il apparu que des considérations très prosaïques reprennent le dessus : « *est-il seulement possible d'accoster, puis de se poser, de poser un camp, et assez haut pour échapper au risque de tsunami lié au risque de casse des gros icebergs ?* ».

Une fois la manœuvre d'accostage réalisée s'ouvre une séquence de recherche d'un endroit où se poser, puis vient l'installation elle-même : décharger intégralement le kayak, installer le camp, en hauteur et souvent loin du point d'accostage, hisser le kayak à au moins 10 mètres de haut. L'ensemble prend environ une heure et demie, en faisant attention à chaque pas : ne pas glisser, ne pas se torde une cheville, en faisant également attention de ne rien perdre, ne rien endommager...

Le moment de rejoindre Kap Seldom approche. Il s'agit d'un retour sur la côte du Groenland, après avoir navigué depuis le début de l'expédition entre des îles et à une quinzaine de kilomètres du bord. Un retour pour une nuit avant de repartir au large, mais cette fois-ci à plus de 40 kilomètres des côtes.

Kap Seldom, point d'inflexion

En soi le fait de quitter le monde des îles et de rejoindre la côte principale du Groenland pour une nuit ne change rien. Ou presque rien, car il y a tout de même le risque de visite de l'ours qui s'accroît et qui invite à porter encore plus d'attention au montage de la clôture électrique et au fait de ne laisser aucune trace de nourriture dans le kayak. A l'inverse, la forme de la crique où je suis posé laisse à penser que le risque de tsunami est faible, cela permet de ne pas s'installer dans les hauteurs, que le brouillard rend inhospitalières.

A part ces deux détails, rien ne change vraiment. L'absence de visibilité ne permet pas de prendre pleinement la mesure du fait d'être sur le continent et non sur une île. D'ailleurs le Groenland lui-même n'est-il pas une île ? Pour l'essentiel la situation est la même que les jours précédents : une arrivée dans le brouillard sur un bout de terre avec comme seule issue le fait de reprendre la mer en direction d'une nouvelle île. Le véritable changement aurait été de longer enfin la côte, mais cela reste impossible du fait de la reprise du front glaciaire au-delà de Kap Seldom.

Et pourtant, à partir de ce moment, à partir de ce point extrême de la péninsule de Tugtuligssuaq, tout va changer, tout doit changer, bientôt et très vite. C'est une certitude, écrite et inscrite sur la carte, il suffit de la lire.

Les étapes à venir vont en effet produire un éloignement à la côte tel, qu'il doit sortir la navigation des glaces, ou du moins de l'hyper concentration des glaces. Cette sortie annoncée devrait intervenir au plus tard dans deux étapes - je serai alors à plus de quarante kilomètres de la côte, une configuration qui change tout : Kap Seldom, c'est la fin annoncée du doute.

La fin d'un certain doute, le doute quotidien, presque permanent sur la possibilité de franchir la barrière de glace et de poursuivre l'itinérance. D'une certaine façon, être arrivé à Kap Seldom, c'est être arrivé à Savissivik car à partir de là, à partir du moment où la glace se sera distendue, il ne dépendra plus que de moi et de ma gestion du risque d'emmener le kayak jusqu'au terme du voyage, alors que jusqu'ici je dépendais à tout moment d'une situation des glaces devant laquelle je pouvais être amené à renoncer. Parce que j'ai un kayak et non un brise-glace, parce qu'il y a des réalités qui sont supérieures à nos capacités et à nos volontés. A partir de Kap Seldom rien ne peut m'empêcher d'arriver, si ce n'est moi-même et mes erreurs, ou pire, mes fautes - je mets de côté la fatalité, présente de façon égale tout au long du voyage, de tout voyage.

Kap Seldom est un point d'inflexion au-delà duquel la difficulté et le risque vont changer profondément de nature et d'équilibre : avec la disparition de la glace la difficulté sera moindre, mais le risque sera accru. La forme de l'attention, la perception de l'environnement, la façon d'instruire les décisions clés vont et devront changer en profondeur. Le court aperçu, il y a quelques jours, d'une navigation en pleine mer, libérée du brouillard et des glaces, dit également que la dimension émotionnelle et sensible va être profondément impactée.

Le fait d'avoir un peu d'expérience permet d'anticiper ce changement. Ou plutôt d'anticiper le fait qu'il va se produire et qu'il va créer une instabilité nouvelle. Devant de telles bascules il ne s'agit pas d'appuyer sur un bouton pour changer d'état, quand bien même on a une petite idée de ce qui va arriver. Il faudra s'adapter, et l'adaptation est un processus qui par définition se vit en situation. Mais

au moins y suis-je mentalement préparé, en éveil, presqu'à l'affût, avec comme certitude le fait que cela exigera du travail et des efforts, et comme sentiment dominant la reconnaissance de pouvoir vivre un tel moment. Il ne s'agit pas d'une nouvelle étape du voyage, mais un voyage vers un nouvel état.

Il y a face à cette perspective un mélange de crainte et d'envie.

La confiance et le doute

Une semaine plus tôt, l'hélicoptère me déposait à Kullorsuaq.

Après avoir récupéré le kayak au fond d'un container, je l'amène au bord, près du port et je commence le chargement, c'est-à-dire le transvasement d'une trentaine de kilos d'affaires, de matériel et de nourriture dans les compartiments d'un habitacle long de 5,15 m et large de 56 cm, offrant cependant un important volume pour le chargement, de l'ordre de 300 litres. Je suis heureux de constater que les réflexes sont encore là. Je sais exactement où installer quoi : la toile de tente au fond à l'arrière, suivie des arceaux, du duvet, du Termarest et des appareils électriques, puis la nourriture à l'avant, le réchaud et la popotte devant les cale-pieds, dans le plus robuste des sacs étanches...

Le moment du premier chargement est toujours d'une grande intensité, chargé d'une émotion assez indéfinissable, au croisement du féérique et du dramatique, de l'enchanteur et du technique, de la crainte et de l'envie. Il est en fait le premier point d'inflexion du voyage.

Il se présente prosaïquement sous la forme d'un défi : faire entrer un rond dans un carré plus petit. Il est aussi le théâtre d'un premier acte où s'opèrent des choix de sécurité : dans la répartition du poids (qui joue sur la stabilité et la manœuvrabilité du kayak), et dans l'accessibilité aux éléments clés (fusil, balise, téléphone satellite, GPS, pompe, cartes, gants, ... Tout ne pourra être à égale portée de main). C'est donc le premier moment où l'attention atteint un niveau qu'elle va longuement occuper par la suite. Une attention qui signifie que le voyage, cette partie cœur du voyage vient de commencer.

Les toiles de tente sont bien calées dans le fond du kayak. Arrive le tour des arceaux. Je les cherche dans le plus grand des deux sacs de voyage, car je me rappelle les y avoir installés. Je ne les trouve pas. Je cherche dans le second sac. Je ne les trouve pas non plus. Je reviens vers le premier sac, puis vers le second car la recherche s'avère à nouveau infructueuse. Je recommence une troisième fois ce cycle, avec une frénésie qui donne des premiers signes de panique, car chaque recherche infructueuse me rapproche d'une terrible conclusion : j'ai oublié les arceaux ! Cette possibilité, qui commence à prendre la forme d'une réalité, soulève furtivement une question : que faire si les arceaux ne sont pas là ? Inutile d'y réfléchir bien longtemps. Aucune chance d'en trouver d'autres ici à Kullorsuaq. Serait-il possible de faire l'expédition sans les arceaux ? En théorie oui, on peut sûrement bricoler quelque chose qui permette un *certain* usage de la tente, mais très limité. L'espace de la tente est conçu pour apporter un confort et une sécurité qui seraient réduits à peu de choses sans les arceaux. Il ne me faut pas plus de deux ou trois secondes pour rejeter cette hypothèse. Que faire alors ? Le peu de recours possible ne peut venir que de Nikolaj, mon ami vivant à Upernivik, grande ville de 1 000 habitants située à 300 kilomètres au sud. Il pourrait envoyer une nouvelle tente, mais il faudrait pour cela attendre le prochain hélicoptère, une semaine au mieux. Plus possible alors d'envisager le parcours initial, construit autour d'une importante marge de sécurité en temps afin de permettre de ne naviguer que dans des fenêtres météo favorables, surtout lorsque viendra le moment des plus grandes traversées. En un instant donc, apparaît le spectre du renoncement forcé à l'expédition telle qu'elle était prévue. Le sentiment qui vient alors, après l'incrédulité, est celui d'un désarroi profond. Un désarroi qui me dit ce que j'ignorais, à savoir combien je tiens à ce voyage, ce qu'il représente. Sur cette question, comme sur beaucoup d'autres, les années passées m'ont installé dans un doute profond. Je réalise à ce moment précis que devoir renoncer au voyage avant même de m'y être engagé, me blesse. *J'en avais donc besoin !? à ce point ?!*

C'est alors que je découvre les arceaux, insérés dans les deux bottes néoprène, ce qui était malin car cela permettait de les protéger des chocs du transport.

Mais le soulagement ne va pas venir avec cette heureuse découverte. Comme pour ces maux de ventre après un long trajet en voiture sur des routes de montagne, il ne suffit pas de descendre de la voiture pour que l'état normal revienne, il faut des heures, parfois une journée. Le soulagement ne vient pas, mais le désarroi se dissout, à mesure qu'une forme de colère se lève. Une colère contre moi-même, que je nomme très précisément, sans y réfléchir, et que j'énonce presque à voix haute et sur un ton peu aimable : « *mais fais-toi un peu confiance bon sang !* ». Cette assertion vient à mon esprit, non comme un slogan, mais comme une évidence solidement fondée. Quinze ans que tu organises de tels voyages, trois ans que tu penses ce projet, trois mois que tu le structures, trois semaines que tu en prépares chaque détail et trois jours à ne t'occuper quasiment que du remplissage de deux misérables sacs ! Et tout cela pour laisser le désarroi t'envahir dès la deuxième fouille des sacs, rendant probablement cette recherche fébrile alors qu'au contraire elle nécessitait plus de rigueur, et donc de calme. Un calme qu'une plus grande confiance en soi aurait immanquablement produit.



Deux jours plus tard je suis plongé dans ce vaste espace où le brouillard ne fait pas que réduire la visibilité, il ouvre la porte au doute. Pas le doute fertile qui interroge en situation, sur le kayak, la possibilité de rejoindre l'île prochaine, mais un doute pernicieux, clairement inamical, qui n'interroge pas directement le sens même de ma présence mais qui crée une sorte de malaise autour, par son indéfinition même. Je formule alors, à haute voix cette fois-ci, après l'avoir longuement pensé en pagayant, l'énoncé suivant « *Fais confiance à celui qui t'envoyé ici, il savait très bien ce qu'il faisait, et fait confiance à celui qui est ici, il sait exactement ce qu'il a à faire* ».

Cet énoncé, que je me répéterai plusieurs fois les jours suivants, toujours à voix haute, vient lutter contre ce mauvais doute, ce doute indéfinissable que je sais n'avoir aucune vertu. L'énoncé vient au contraire soutenir cet autre doute, celui-là même que je suis venu chercher, celui qui est inhérent à l'exploration, qu'elle soit géographique, physique, intérieure, spirituelle. Ce doute qui questionne tout autant les intentions profondes que la pertinence du geste, mais toujours avec un dessein qui, lui, ne laisse aucune place au doute : devenir meilleur, faire mieux, être plus juste, ... même si le sens de ces mots reste indéfini et fait lui-même l'objet d'une quête sans fin.

Un peu comme la colère avait dissipé le désarroi, cet énoncé sur la confiance va totalement et rapidement effacer le « mauvais » doute (je ne sais pas comment mieux le nommer). Je vais alors écrire la phrase suivante dans mon cahier, un cahier qui sera resté bien silencieux durant toute cette partie du voyage, avec le sentiment d'avoir trouvé là les mots justes pour exprimer une vérité importante (entendre par là une croyance personnelle assez forte pour guider mes choix et mes actes) : « *Les plus belles histoires, celles qui valent d'être vécues, sont celles qui, nécessairement sont forgées dans la matière du doute* ».

II

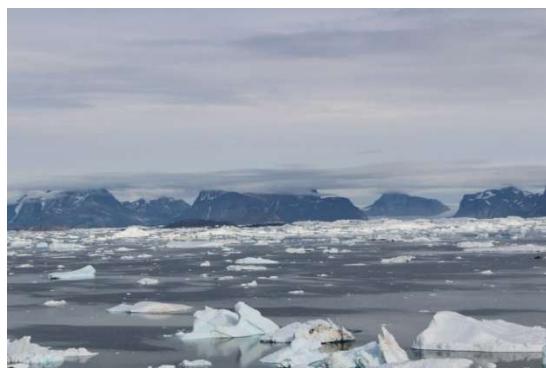
Sabine Islands

Episode 11

Recouvrer la vue

Au moment de quitter Kap Seldom en direction de la petite île de Kuperkarfiq, distante de 25 kilomètres, l'horizon est de retour. Le brouillard s'est enfin levé dans la nuit.

Ce qu'apporte la vue retrouvée c'est la légèreté. L'attention est toujours aussi constante mais elle s'autorise une forme d'insouciance et entraîne de fait le retour du plaisir et de la perception de la beauté. Pour autant ces émotions sont encore bridées. On ne sort pas si aisément de la séquence qui vient de prendre fin.



Ce changement profond vient accompagner l'entrée dans une nouvelle phase du voyage, qui va voir les glaces progressivement réduire leur étreinte et la mer occuper et dominer l'espace à mesure qu'elle prendra ses distances à la côte. Mais pour l'heure les glaces sont encore bien présentes et les rayons de soleil viennent sporadiquement faire briller le sommet des plus grands icebergs avec éclat. La navigation devient paisible alors même qu'il faut encore chercher son passage. La différence avec les jours précédents est qu'il y a maintenant la quasi-certitude de le trouver.

Kuperkarfik n'est pas encore visible, car l'île n'est pas très haute. Masquée par les icebergs, elle ne se dévoilera qu'une fois le kayak arrivé à ses abords, mais pour la première fois, en me retournant, je peux voir la côte et prendre la mesure du chemin parcouru. Je vois d'où je viens. Je commence enfin à entrevoir les contours de la baie de Melville, du moins dans sa partie Sud et Est. La carte me disait où je me situais mais pas où j'étais. C'est une révélation.



Une fois posé sur Kuperqarfik, je vais monter sur le sommet de l'île et longuement, très longuement, observer le panorama. J'en ressens l'immense beauté mais le filtre des émotions est toujours présent. Il semble brider ma nature, qui est tout de même de laisser libre cours aux sentiments. Pourtant je

commence à douter de cette vision des choses. *S'agit-il vraiment d'un filtre, d'une atténuation ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un dévoiement ?* Car le flot des sentiments n'est aucunement réduit et encore moins tari, c'est son cours qui est dévié, conduisant à une évolution de la forme des sentiments et même à des émotions nouvelles. Il n'y a pas de filtre ou de perte, mais une ouverture à des émotions nouvelles qui ont besoin de l'enrichissement du vocabulaire pour les percevoir et les saisir.

En soirée, je recevrai la visite d'un renard arctique. Le pauvre va se démener en vain contre une pierre qui m'a servi à écraser une boîte de conserve. Elle sent encore le poisson que contenait la boîte. Habituellement ces visites me font plaisir. La sienne n'est guère plus qu'une surprise, mais elle me révèle combien je suis installé dans une solitude naturelle et heureuse que rien ne peut vraiment ni perturber, ni soulager.

Demain, si le temps le permet, je vais rejoindre les îles Sabine. Enfin. Déjà.



La foudre

En quinze années d'excursions j'ai essuyé pas mal de tempêtes, mais aucun orage. La foudre qui m'a frappé à trois reprises au cours de ce dernier voyage n'a rien à voir avec les éclairs, si rares dans le monde arctique. Elle est d'un autre ordre, celui de l'émotion, d'un écrasement de la conscience par une vague d'émotion submersive totalement imprévisible. Par leur intensité, ces vagues se rapprochent, en les dépassant, des moments les plus intenses que j'ai pu vivre. Je pense notamment à l'émotion ressentie aux enterrements. J'aime les enterrements (ai-je vraiment besoin de préciser que je ne les souhaite pas ?!?), justement pour l'intensité et la profondeur unique de ce qu'on y ressent.

A trois reprises, d'une façon totalement inattendue et imprévisible, l'émotion va surgir, troubler les sens, provoquer des larmes, brouiller totalement la pensée, créer un espace incompréhensible où le temps même perd ses repères et que l'on pourrait dire violent s'il n'était chaleureux. Car contrairement à l'enterrement, ces émotions ne relèvent pas de l'univers de la tristesse, de la peine. Elles appartiennent à l'ordre de la chaleur et de l'amour. Il est difficile d'en dire beaucoup plus à partir de trois événements aussi irréels et relativement courts, et survenus dans des contextes si différents que l'on a du mal à comprendre ce qu'ils ont de commun. Pourtant il s'est bien agi du même type de phénomène.

La première attaque eut lieu à l'aéroport de Copenhague. Un endroit que je n'affectionne guère... je suis fortement soulagé d'avoir récupéré les bagages. Je me rends au terminal 2 pour éditer les billets du vol du lendemain pour le Groenland. Je me dirige maintenant vers la sortie. Les taxis sont sur la droite. C'est alors que je me sens frappé par une vague d'émotion grandissante. Les larmes sont déjà là, et je n'y comprends rien. On est en public, je me demande d'où tout cela arrive et où cela va conduire. Je bloque tout ! Et j'arrive à reprendre le contrôle... Je me dis ensuite que si je ressens de telles choses ici à Copenhague, qu'en sera-t-il demain à Kangerlussuaq ? Et bien rien, il n'en sera rien. Ou plutôt il en sera totalement différemment. Mais rien à voir avec ce qui vient de surgir. Installé une heure plus tard au Go-hotel, je suis si perturbé par ce qui vient de se passer que je ressens le besoin de le partager avec Nathalie, mon épouse, lors d'un appel en visio. Mais ce que je vais interpréter comme un manque d'écoute me fera garder cette séquence pour moi, avec beaucoup de frustration. Je finirai par me dire que c'est moi qui n'aie pas su créer l'espace d'écoute, étant encore trop perturbé.

La deuxième attaque s'est produite la veille de l'arrivée à Kap Seldom. Voilà une semaine que je suis en suspension dans le brouillard. La journée a été difficile en navigation. Les appuis qu'il a fallu prendre pendant des heures dans une glace très serré entraînent des tensions au niveau des muscles du dos. Mais je suis maintenant au chaud dans mon duvet. J'ouvre le téléphone satellite et je reçois les messages du jour. Un moment cher. Le lien physique avec les autres. La foudre va tomber lors de la lecture d'un message envoyé par l'un de mes fils, Oscar, qui revenait lui-même d'une magnifique rando en solitaire dans les Pyrénées. C'est plus précisément la lecture d'un mot qui va déclencher la foudre. On comprend que ce mot entraîne une émotion, mais pas une telle déflagration. Le mot sert de catalyseur. Il entraîne un trouble qui va englober tellement de choses, dans tous les sens, à une telle vitesse... A la différence de l'épisode survenu à l'aéroport, je ne vais pas chercher à y mettre fin. Je vais laisser le cycle d'essorage se poursuivre jusqu'à son terme. Il me laissera perturbé, épuisé, mais rasséréné. Heureux même. J'ai compris qu'il n'y a rien à craindre, bien au contraire, de ces phénomènes, malgré le caractère soudain, imprévisible, intense et même violent.

La troisième et dernière attaque se produira au matin de l'ultime étape kayak, celle qui doit m'emmener à Savissivik, c'est-à-dire au terme du voyage, du moins de cette partie du voyage (je ne

pouvais alors savoir tout ce qui se passerait après l'arrivée à Savissivik). Je suis sur le bord, sur une des rares plages, ici de galets. J'ai presque fini de charger le kayak. Je suis si heureux d'être là, dans cette situation. Je pense à ces deux kayakistes allemands, les seuls ayant tenté ce parcours et qui avaient perdu leurs kayaks sur ce même rivage, il y a plus de dix ans. Le ciel est bleu. La météo est favorable. Je vois au loin un long cordon d'icebergs qu'il me faudra traverser. Une dernière épreuve qui se présente comme un dernier cadeau. C'est alors, je ne sais comment ni pourquoi, que l'idée ou l'image de ma mère traverse mon esprit. Cette image doit faire l'effet d'un paratonnerre puisqu'elle pointe et amène la foudre directement sur moi. Là aussi je ne ferai rien pour mettre fin à un épisode que l'on pourrait aisément qualifier de crise, si ce n'était une crise tout à fait heureuse.

Ces trois événements, imprévisibles et incompréhensibles, vont nourrir le voyage d'une énigme qui n'a pas besoin d'être résolue pour délivrer son message. Un message qui à lui seul suffirait à donner au voyage sa justification : je ne sais à mon âge finalement presque rien du caractère sensible de mon humanité, de sa nature, ni de l'étendue de son pouvoir.

Sabine (1)

Quelques semaines avant de partir pour le Groenland je me tiens sur la plage des curés, sur les côtes nord de la Bretagne, à quelques centaines de mètres en contrebas de notre maison. Je regarde au loin, au large, plein nord, et je me dis alors : « *tu te vois, partant de cette plage avec ton kayak en direction de la haute mer, pagayer sur 40 kms dans l'espoir de te poser sur une petite île, invisible à cette distance et elle-même située à 35 kms de la suivante ?* ». Non, je ne m'y vois pas, parce que cela n'a aucun sens.



Et pourtant me voilà sur les îles Sabine. Deux petits cailloux de 500 mètres de long, de moins de 100 mètres de large et de 20 mètres de haut. A une telle distance de la côte l'île est, comme je m'y attendais, libérée des glaces. Seuls quelques grands icebergs, plus hauts que l'île elle-même, montent la garde.

Cette île, je me la suis représentée de tant de façons.



Il y a trois mois, alors que je dessinais le voyage sur la carte, elle était une impensable solution à une hypothétique situation, celle d'une côte trop encombrée par la banquise pour y permettre la navigation. Il y a 10 jours, elle m'est indiquée par Jorge (le pêcheur de Kullorsuaq) comme la seule possibilité pour rejoindre Savissivik au cas improbable où j'aurais franchi la barrière de glace au sud de la péninsule de Tugtuligssuaq. Chaque soir de la semaine passée, elle est une conclusion à laquelle je cherche à échapper. J'analyse la carte dans tous les sens, comme si, à force de la scruter, une autre île, moins lointaine, allait pouvoir apparaître. En vain, et chaque soir Sabine s'impose comme une inévitable destination, mais aussi comme un futur point de départ pour ce que devraient être les deux plus grandes traversées du voyage. Hier soir, elle est mon objectif du lendemain. Il y a deux heures,

elle devient pour la première fois une réalité pour la vue, venue avec la libération attendue et soudaine des eaux. Il y a une heure, elle m'apparaît comme un élément de sécurité, car un vent de Sud – Sud Est vient de se lever et, sans être encore vraiment dangereuse, la mer devient difficile. Depuis quelques minutes, Sabine est une certitude, celle d'un accostage que rien, même un chavirement soudain, ne pourrait empêcher. C'est toujours un moment clé dans mes traversées, surtout lorsqu'elles sont longues : celui où le doute, qui sert d'appui, fait place à la certitude d'arriver. Sabine est maintenant un trait de côte que j'analyse en cherchant le bon endroit pour accoster, celui où la houle sera la moins forte et où le kayak pourra se poser sans heurts.

Tout cela, toutes ces représentations, que je revisite par la magie de l'écriture, viennent de s'évanouir. A l'instant. Il ne reste que quelques mètres de navigation, une petite crique apparaît, le soleil traverse les eaux et fait luire un fond de roche à la fois proche et multicolore. La surface de l'eau est plane alors que la mer s'est au contraire formée alentour. On ne demande jamais à la côte si on peut s'y poser, mais à ce moment je me sens personnellement et explicitement invité à le faire. Le kayak se pose en douceur sur une roche plate et sans aspérité. Le lieu, le moment, tout est irréel et pourtant emprunt de vérité. C'est instantanément sensible, sans avoir à le nommer, l'évidence d'une irréalité vivante, insaisissable, dépourvue de toute menace ou même d'inconfort. L'accueil dans sa forme la plus aboutie, la paix dans son absolu, la douceur dans toute sa grâce, le temps dans ses méandres (car tout se confond) et dans son infini (car il n'est plus aucune mesure pertinente).



Il faudrait se faire poète pour rendre compte de ma rencontre avec les îles Sabine, de ce qui va s'y passer durant deux jours et de la façon dont cela va me toucher. Mon incapacité à le faire est frustrante, mais il ne faut pour autant pas y renoncer. Nommer est l'un des moyens (peut-être en trouverai-je d'autres) non pas de comprendre, mais de prolonger l'occurrence, l'existence. Et sans cela, sans l'effort de mémoire, de recherche de ce temps qui est tout sauf perdu, à quoi bon vivre ? Nous ne sommes pas dotés d'une conscience pour l'ignorer, ni d'une mémoire pour l'effacer.

Jamais je ne retournerai aux îles Sabine. Et jamais plus je ne les quitterai.

Sabine (2)

Le vent qui s'est levé à l'arrivée sur l'île va continuer à forcer et me contraindre à y rester deux jours supplémentaires. « Contraindre » ? Non ! « Me permettre », « m'inviter à y rester », car c'est un cadeau que je n'aurais pu m'offrir. Je ne peux interrompre la progression par plaisir, goût ou curiosité, car je sécurise avant tout un parcours. Cette sécurité dicte le mouvement, halte ou progression, au rythme quotidien d'une simple décision : partir ou rester ? Rester dans le duvet ou démonter le camp et charger le kayak ?

J'ai la conscience aigüe de l'enjeu de cette décision. La vie que je mène ici a le pouvoir et la vertu de ramener sur terre et dans le plus littéral des quotidiens une idée autrement théorique, quoi que juste : le fait que notre vie dépend de nos choix.

Ce matin la décision est facile à prendre. Et elle le sera également le jour suivant. Deux jours où la seule activité consistera à déplacer la tente pour la protéger d'un changement d'orientation de vents de plus en plus soutenus. Le reste du temps se partage entre lecture, pensée et promenade sur l'île. Ces trois activités se nourrissent les unes des autres. La lecture alimente la pensée et la promenade vient balayer tout cela, dire son insignifiance, le mettre à terre, l'ouvrir aux quatre vents.

La promenade, c'est porter le regard à l'horizon, voir apparaître et disparaître la baie de Melville. C'est mettre les pieds sur le sol, baisser les yeux, lire les mousses et les lichens, lire les pierres et les roches. C'est opposer le corps aux vents, ressentir le froid de l'air. C'est lire et écouter la mer qui hausse doucement le ton, observer l'iceberg impassible et faussement immobile.



C'est alors sentir la part de soi que rien ne peut altérer, ce qu'il y a d'intemporel, d'invulnérable, d'immortel en soi. L'être dans sa simplicité, sa plénitude et son évidence.

Je pense aujourd'hui que les îles Sabine ont été mon propre miroir, celui d'un socle identitaire, de cette assise qui permet, au cours et tout au long de sa vie, au fil de l'itinérance, de naviguer aux frontières de l'exploration, en toute sérénité et, n'en déplaise, en toute sécurité.

Au moment de quitter l'île, et alors que j'amène le chargement vers le kayak et que je rapproche le tout du bord, je constate que la voie de sortie la plus sûre, celle qui protège de la houle résiduelle, est obstruée par deux gros glaçons (à bien y regarder, il y a cependant un passage entre la glace et la roche). J'en ris de bon cœur ! Et je remercie Sabine pour cette dernière attention et ce trait d'humour.



Il est heureux que nous nous soyons séparés sur un clin d'œil et avec un sourire, car la façon de quitter un lieu détermine grandement celle d'y revenir, même par la pensée.

Un choix

La décision de rester sur les îles Sabine a été facile à prendre. Des vents forts, une mer trop agitée. Le choix de partir a été moins évident à produire parce qu'il nécessitait la prise en compte de la succession des deux prochaines étapes. La première est une traversée d'environ 30 kilomètres en direction de la petite île Thom et la seconde de plus de 45 kilomètres, toutes deux très loin des côtes. A ce stade du voyage, je dispose de deux sources météo. Un soi-disant professionnel, que j'ai engagé, et mon frère Olivier. Ces deux sources convergent pour annoncer dans deux jours une météo très calme, comme il n'y en a eu que très rarement depuis le début de mon voyage, mais aussi depuis le début de l'été, exceptionnellement froid et agité cette année. Une météo idéale donc pour la seconde étape, la plus difficile de l'expédition, ou du moins la plus exposée à la mer par la longueur de la traversée. Mais pour bénéficier de la fenêtre de grand calme annoncée pour dans deux jours, il faudrait réaliser la première traversée avec une météo un peu moins favorable, résidu de l'agitation des jours précédents. Et là, mes deux sources divergent. Le « professionnel » annonce un vent de 15 à 20 km/h, qui ne poserait pas véritablement de problème alors qu'Olivier alerte sur la possibilité d'un vent à plus de 30km/h, qui plus est orienté Est, c'est-à-dire de travers. A cette distance de la côte et à cette vitesse de vent, la mer commence à bien se former. Je suis là en limite d'une zone que je qualifierais de confort. J'ai envie de croire à la prévision du « professionnel », mais je sais que c'est Olivier qui a raison.

Je fais néanmoins le choix de partir pour rejoindre Thom. Un choix issu de la lente infusion de multiples ingrédients et d'un cheminement où l'intuition sera bien plus qu'un simple assesseur de la réflexion.

Au départ la mer est relativement calme, avec une houle de sud de près d'un mètre (sur ce point, mes deux sources étaient d'accord). Ce n'est qu'à mi-parcours, au bout de trois heures de traversée, que la prévision d'Olivier se réalise. Le vent forcit, assez rapidement, un vent de travers qui s'établit à ce qui doit être une vitesse d'au moins 30 km/h, entre force 4 et 5. La navigation devient engageante. L'attention qu'elle nécessite suppose que chaque coup de pagaie soit pensé et maîtrisé. Chaque coup de pagaie doit prendre en compte la vague qui vient heurter le kayak et chaque vague est différente. Comme le vent est de travers, il y a un certain effort à produire pour compenser la volonté naturelle du kayak à remonter au vent. A une fréquence très régulière, à peu près tous les quarts d'heure, le vent forcit pendant environ cinq minutes, avant de revenir à sa vitesse de base. Ce comportement est caractéristique d'un vent qui vient de l'*Inlandsis*, de la calotte glaciaire. Chacune des vagues de vent lève les vagues de mer qui deviennent alors un peu trop fortes pour les prendre de travers, nécessitant des changements de cap fréquents. Cette partie de la navigation va durer plus de deux heures. Je serre les dents, je tiens fermement la pagaie mais je ne me sens pas dépassé. Je suis dans une mer moins forte que celle où je m'entraîne tous les hivers.

Cet épisode peut être vu de bien des façons, selon qui l'observe et d'où on l'observe. L'une d'elles consiste à revenir après coup sur la décision qui a été prise, ce que je fais systématiquement lorsque j'ai eu des choix importants à réaliser au cours d'une excursion. Cette démarche est motivée par la volonté, et même la nécessité, de fabriquer de l'expérience. Mais revenir sur un choix n'est pas si simple. La tentation et la facilité consistent à évaluer *a posteriori* le choix au regard du résultat auquel il a conduit, mais cette approche n'apprend rigoureusement rien que l'on ne sache déjà. Si la mer m'avait emporté lors de cette traversée, cela n'aurait pas suffi à disqualifier mon choix puisque, comme beaucoup, il intégrait une part de risque. Et prendre un risque c'est nécessairement accepter l'idée de son occurrence, c'est ce qui fait de l'instruction de ce type de décision une quête de vérité,

fondée sur un peu d'intelligence mais surtout sur un maximum d'honnêteté. Revenir sur un choix comportant une prise de risque, ce n'est pas mesurer si on s'est trompé, mais si on s'est menti.

L'analyse rétrospective de cette traversée vers Thom et du choix qui y a mené n'a rien révélé de tel, au contraire.

J'aurais préféré qu'Olivier ait tort, que le vent ne se lève pas, mais j'ai aimé être dans cette mer, j'ai eu le sentiment profond de lui appartenir. L'itinérance dans laquelle je suis si heureusement installé ne se limite pas à me rendre d'un point à un autre. C'est là un prétexte pour les moments forts que sont, entre autres, le fait de partir, le fait d'arriver et celui de naviguer, d'être en mer, d'être sur la mer, d'être dans la mer, privilège du kayakiste. Pas seulement la mer, mais *cette* mer, avec *ce* vent provenant de l'*Inlandsis*, ces vagues d'*Est* qui mobilisent mon énergie et qui me soudent à mon kayak, avec l'île Thom en point de mire, que j'approche d'abord par son côté sud-ouest, puis par le Sud-est du fait des vents et des changements de cap contraints, avec ces groupes d'*Icebergs* qui me cachent la vue de l'île tout en me servant de repère, puis qui s'éloignent, que je retrouve une heure plus tard sous un autre angle, avec la côte au loin qui prend la forme d'un front glaciaire lorsque que je pose un rapide regard vers l'*Est*, et qui laisse entrevoir des montagnes lorsque le regard quitte la vague pour furtivement lever les yeux au nord.

Le choix de partir contenait tout cela, les contours d'un espace et d'un temps où je me suis senti à la fois vivant, présent et appartenant à quelque chose. Un bon choix s'il en est.

Thom, la légèreté du pas

Thom est un lieu d'échouage de grands icebergs, comme c'est souvent le cas avec les îles et avec la côte en général. Les fonds passent assez rapidement de plus de 100 ou 200 mètres à seulement quelques dizaines de mètres de profondeur et les icebergs s'y font piéger, le temps de faire un régime. Plusieurs d'entre eux forment un majestueux comité d'accueil à l'arrivée sur Thom, par le Sud, au sortir d'une séquence de navigation un peu agitée. Passé ces gardiens, l'île se présente avec des falaises abruptes qui plongent dans la mer sans laisser de possibilité à l'accostage. Je devrai faire le tour de Thom sur ses deux tiers avant de découvrir l'entrée d'une petite crique et d'un port naturel idéal pour accueillir et abriter mon embarcation. Protégé des vents, protégé de la houle, doté d'une jetée et d'un quai, ce port naturel exprime un puissant message d'accueil et de bienvenue. J'y réponds par un sentiment de profonde gratitude envers l'île.

Le kayak peut être vidé en toute quiétude, puis installé sur la roche sans avoir à le hisser bien haut, car le port protège également des risques de tsunami. Il faudra par contre monter assez en hauteur pour trouver un terrain propice à l'installation du camp, suivre un chemin au milieu des rochers puis trouver un sol couvert de mousse et d'herbes rases, une rareté par ces latitudes, sur quelques mètres carrés d'un sol à peu près plat.

L'île offre un véritable relief, avec en son centre un petit sommet qui ressemble au Puy Griou. Sur le côté, la pointe d'un iceberg dépasse légèrement et reçoit un arc en ciel finissant.



Thom invite à la découverte. Derrière une crête apparaît en contrebas un petit lac. Outre la possibilité de faire une toilette et le plein d'eau douce le lac offre une vue sur la côte Est de la baie de Melville. On pourrait presque la toucher, alors qu'elle est encore à plus de vingt-cinq kilomètres. La vue au nord est moins trompeuse. La côte est à plus de 50 kilomètres, on y distingue quelques montagnes et on devine les contours d'une bande de glace côtière. Le programme du lendemain.

La découverte de l'île prolonge et amplifie le sentiment qui est né à sa toute première vue, depuis le kayak, puis lors de l'entrée au port. Ce sentiment va alors s'étendre et par une forme de contagion toucher au ressenti lié à la marche, à la façon de marcher, et même au-delà, à la façon de se mouvoir à la surface de l'île. La gravité me tient au sol, mais une légèreté peu commune transforme la sensation attachée à chaque pas. Marcher n'est plus seulement une capacité fonctionnelle. Marcher est un don, et le reconnaître, en prendre conscience étend le champ de la perception d'une façon aussi étonnante que chaleureuse. Et pourtant je fais toujours attention à ne pas faire un pas de travers, sur un sol souvent composé de pierres et de rochers instables.

Cette façon si particulière de ressentir mon propre mouvement sur le sol va m'accompagner jusqu'au terme du voyage. Elle ne tient donc pas uniquement à cette île. Je vais progressivement réaliser que Sabine a été la matrice de sensations, d'émotions et de pensées qui vont prendre corps, forme et s'incarner au fil de ce qu'il reste du parcours sur la terre et les eaux groenlandaises. Et contrairement à l'adage qui veut que « *tout ce qui arrive au Groenland reste au Groenland* », une part significative de ces sensations et de ces pensées feront le voyage du retour.

Le ressentiment

La plénitude et la légèreté qui s'épanouissement depuis les îles Sabine sont comme une lumière qui progressivement emplit et illumine l'espace. A mesure que la lumière s'intensifie, au fil des jours, les zones d'ombre apparaissent. Il n'y en a fait qu'une, ce qui la rend encore plus visible.

Voilà plusieurs jours que la relation avec le routeur météo se tend. Ses prévisions sont régulièrement sous-estimées, particulièrement sur la force des vents, mais le souci majeur n'est pas là. Il me livre ses prévisions le soir, alors que c'est chaque matin que je prends la décision clé, celle de partir ou non. Or, en 12 heures sous ces latitudes les conditions évoluent, parfois fortement. De façon évidente, logique, c'est au plus près de la décision qu'il faut produire l'information météo. Et lorsque l'on sait que cela prend 5 minutes au routeur pour la produire - je pense que mon frère y passe plus de temps - alors on ne peut comprendre ce qui l'en empêche. Ou on le comprend trop bien.

Je lui avais pourtant bien expliqué avant le départ l'enjeu de l'information météo dans la prise de décision, et tout particulièrement à ce moment particulier du voyage où la navigation se ferait loin des côtes et par de longues traversées.

Après avoir fini par se plier à ma demande d'envoyer la météo le matin, il récidive avec un envoi nocturne. J'ai d'autres motifs de mécontentement, qui viennent finir de brosser le tableau d'un professionnel qui n'en n'est pas vraiment un, et ce malgré toutes ses références, mais ce sujet est une ligne rouge, tout simplement parce que ma sécurité, ma vie en dépend.

Je finirai par me passer totalement de ses services, et ce ne sera pas dû au fait de disposer des bulletins d'Olivier, par ailleurs autrement plus fiables. La décision deviendra évidente et effective lorsque j'aurai simplement établi le fait d'être plus en sécurité sans ses informations, qui viennent troubler mon jugement.

Il est beaucoup plus difficile de lutter contre l'ombre que génère et projette cette situation. Elle est une marée noire qui se répand progressivement dans la baie, dans cette baie de Melville dont parallèlement la beauté se révèle jour à après jour. Ma chance est de ne pas être surpris. Je sais que c'est un ennemi et je sais son nom, le ressentiment. C'est une forme de gangrène de l'âme, un mal insidieux qui ronge de l'intérieur, bien pire que la haine. Je ne sais pas quelle est sa vertu, il en a forcément une, je sais juste qu'il faut l'éradiquer.

Je sais donc reconnaître le ressentiment lorsqu'il apparaît, mais c'est la baie de Melville, par son contraste, qui me l'a rendu insupportable : « *tu fais comme tu veux, comme tu peux, mais tu me vires cette saleté* ».

J'ai eu l'occasion de m'y entraîner ces dernières années, avec un certain succès, apparent du moins. Et j'ai du temps sur mon kayak, lors des longues traversées. Cela tombe bien car il en faut. On ne fait pas disparaître le ressentiment par une simple décision mais par un travail qui nécessite de revenir à soi.

Le ressort du ressentiment c'est de nous laisser croire que celui qui nous fait du mal a le pouvoir de nous affecter. Or c'est là une illusion dont nous sommes le principal artisan, une illusion tenace et mortifère. Chasser cette ombre s'apprend et il y a sûrement pour cela de multiples techniques. La mienne consiste à remonter le fil du temps, à suivre la voie des origines jusqu'à la source de ma propre responsabilité et la nommer alors avec précision. Ce n'est pas un travail facile, car on navigue au milieu de sentiments et on y rencontre des barrières auto-immunes, mais le ressentiment n'y résiste pas.

Mail reçu le 14 avril 2022 (4 mois avant le départ)

« 40 km au large... ça veut dire navigation aux instruments. Un problème dans ces conditions extrêmes ? C'est la mort. Voilà, je n'ai pas à juger tes envies de titiller les moustaches d'Hadès, alors que tu caresses Neptune à rebrousse-poil. Car pour moi c'est là que tu positionnes ton escapade. Et comme, plus tu vas vers le Nord, moins mes pauvres connaissances en routage sont précises, je ne veux pas être ton partenaire météo et endosser la culpabilité d'un éventuel naufrage. Il existe des routeurs météo professionnels qui te serviront au mieux et te permettront de profiter de ton voyage. Par exemple : <http://www.professionnelenbois.fr> Je te conseille vivement de faire appel à eux. Ou à un autre professionnel du domaine si tu veux faire une expédition. Sinon c'est un voyage en terre suicidaire, à mon avis.

Olivier »

C'est avec ce message, que l'on pourrait qualifier de franc et direct, et surtout de superbement bien écrit, que mon frère répond à la demande que je lui adresse de faire à nouveau la météo au long de mon voyage.

Depuis la fin de notre adolescence, et ce jour mémorable où il aura su me faire définitivement comprendre que « *ça suffit !* », nous construisons un mode de communication qui autorise beaucoup et qui accueille ce qu'il autorise. Comme ce jour, je devais avoir dans les 18 ans, où très sérieusement, avec beaucoup de gentillesse et de bienveillance, et avec déjà ce sens aigu de la formule et de l'à-propos, il me dit « *tu es en train de devenir con* ». Des échanges où le souci de l'autre l'emporte sur toute autre considération, ce qui inclut une exigence de forme : prendre soin, savoir quand et comment dire quoi, car la sincérité de l'intention est première, mais pas suffisante.

Je le remercie profondément pour son message, qui exprime un refus que je regrette mais que je comprends et que je trouve parfaitement légitime. C'est un refus qui parle de lui, qui parle de moi, et qui est accompagné d'une solution, que j'actionnerai avec le succès que l'on sait. Le mot « *suicidaire* » pique tout de même un peu. Mais je le vois vite comme une généreuse invitation à en discuter. Soit il a raison, et alors il est vital que je le comprenne, soit, comme je le pense, il a tort, et c'est là une heureuse opportunité pour discuter et encore mieux se comprendre.

Se sentant déchargé d'une responsabilité dont il ne veut pas cette fois, il va tout de même, comme les dix années précédentes, produire et m'envoyer quotidiennement les précieuses prévisions météo, en double de celles du « professionnel » que j'ai engagé.

Le fait que sa météo s'avère bien plus juste que celle du « professionnel » est essentiel, mais c'est secondaire par rapport à la réalité de ce qu'il m'apporte. Nous avons le matin et le soir des échanges de quelques messages très courts (moins de 120 caractères autorisés par l'interface Iridium) qui permettent un vrai dialogue. Il est présent, il est à l'écoute, il est réactif, il est attentif, il comprend.

Je sais la valeur et la richesse de cette communication et de cette présence mais je suis tellement centré sur ce que je vis que je ne le mesure pas pleinement. Un épisode particulier va m'y aider.

A un moment du voyage, qui doit se situer autour de Thom, c'est-à-dire entre l'étape la plus secouée en mer et la traversée la plus longue du voyage, je ressens comme une tension dans la communication : une question dont la réponse vient un tout petit peu plus tard, des réponses avec un

ou deux mots en moins. De l'extérieur personne n'aurait rien remarqué, et probablement n'y a-t-il rien à remarquer, rien d'autre que l'altération de ma propre perception, mais pour moi c'est bien là et cela fragilise tout mon édifice. Là est le signe d'une valeur que je ne mesurais pas à son juste niveau.

Alors j'écris. J'écris : « *j'ai l'impression que je t'embête, y a un problème ?* ». Je crois que j'ai d'abord failli écrire « *je t'emmerde* » à la place de « *je t'embête* ». Il l'aurait compris et rectifié mais je suis heureux d'avoir su trouver la force, dans l'état de fragilité émotionnelle où j'étais, d'ajuster mon expression. Il va répondre « *mais non, pas du tout, pourquoi ?* » et d'ajouter « *ce doit être parce que j'ai repris le travail, j'ai moins de temps* ». Et d'ajouter encore « *comment ça va ?* », reprenant le fil de la communication dans sa forme la plus généreuse, exigeante et aboutie.

Cet échange va instantanément me réinstaller dans l'état de plénitude qui était en train d'émerger depuis les îles Sabine. Mais il va surtout me donner pleine conscience, d'une part de la valeur et de la sensibilité de notre communication, de la place fondamentale qu'elle tient dans tout mon voyage, et d'autre part, et c'est le principal, de tout ce que cela exige de son côté comme travail, comme écoute, comme temps et comme attention pour arriver à ce niveau de justesse.

Le contraste est assez saisissant, entre une responsabilité dont il est officiellement dégagé et un exercice de cette responsabilité qui atteint un niveau réellement extrême, car il n'est guère possible de faire plus, de faire mieux.

Je vais essayer d'alléger la pression que je fais peser sur lui, d'être moins en demande et en attente, mais sans y renoncer. C'est trop beau et c'est trop bon. Que je reçoive là bien plus que je ne donne n'est pas en soi un souci, celui qui ne sait pas recevoir ne sait pas encore donner. Encore faut-il juste en mesurer la valeur, voir au-delà ou en-deçà de ce que l'on reçoit, y reconnaître la personne et son intention.

Je mesure combien cette communication avec Olivier n'est pas qu'un support du voyage, même essentiel à ce voyage. Elle en est une de ses multiples dimensions. Elle est aussi, et surtout, en elle-même un voyage, ou plutôt un épisode singulier d'un autre voyage, débuté il y a bien plus longtemps et appelé à se poursuivre pour une durée indéterminée.

Pochette surprise

Il y a deux éléments que j'avais repérés depuis des mois. Les îles Sabine, pour leur distance à la côte, et l'étape qui part de l'île Thom, pour sa longueur, supérieure à 45 kilomètres. C'est une discussion avec Markus, l'un des deux allemands ayant tenté l'expédition il y a 13 ans, qui l'avait révélé. Car la carte est trompeuse. Elle fait mention d'une île, Bryant, à une trentaine de kilomètres de Thom. Mais approchant de Bryant avec son collègue, Markus avait dû constater que l'île était inabordable. Elle se présente comme une immense falaise jaillie de la mer et s'élevant à près de 200 mètres de hauteur. Les eaux autour de l'île ont entre 200 et 600 mètres de profondeur. La seule solution est de pousser la route jusqu'à l'île suivante, à environ 15 kilomètres, aboutissant à une traversée d'un total de 45 kilomètres. Il m'est déjà arrivé de faire des étapes au moins aussi longues, mais en longeant la côte. Il s'agit là d'une traversée entre deux îles et en pleine mer. Il y a là matière à réflexion.

Je me mets à nouveau à y penser lors de la première semaine de l'expédition. Les journées passées dans le brouillard à traverser la glace sont éreintantes et je me surprends à être assez fatigué par des étapes qui ne font en moyenne que 25 kilomètres. Cela m'alerte à nouveau sur le fait que les 45 kilomètres à venir méritent qu'on y porte attention.

C'est en l'ayant bien en tête que je prendrai la décision de quitter Sabine avec la perspective d'une météo très favorable deux jours après, précisément pour cette longue traversée. Je continue à réfléchir de façon anticipée à cette étape, mais en prenant maintenant en compte ce paramètre météo et en considérant qu'il n'y a plus lieu de s'inquiéter de la navigation. Je m'installe dans la certitude que l'étape va se dérouler sans véritable danger. J'ai la confirmation de la justesse de mon jugement lorsque mon regard se pose à un moment sur mon kayak, retourné sur la roche. Je vois sa coque, sa taille, et je me dis « *c'est ce frêle esquif qui va se retrouver demain comme un bouchon de liège flottant en pleine mer, loin de toute côte et avec 500 mètres de fond sous lui* ». Je capture cette image sans qu'elle soulève la moindre inquiétude. Elle me paraît naturelle et même enviable.



Le seul sujet qui reste est alors celui de l'épreuve physique et de l'état à l'arrivée. Objectivement, le seul risque c'est d'être cuit, ce qui n'est franchement pas un problème, une sensation maintes fois éprouvées, sur mer ou sur terre et que j'ai appris à aimer tout en cherchant à l'éviter.

Je vais alors plusieurs fois visualiser cette longue étape, un peu comme ces skieurs en compétition que l'on voit en haut de la piste avant de s'élancer pour leur course. Ce que je visualise est à peu près l'inverse : ce n'est pas une succession de virages à haute vitesse sur un temps court, mais une ligne droite monotone de 45 kilomètres sur au moins 8 heures. Cette préparation va me laisser au seuil de l'étape avec la curiosité de l'enfant devant une pochette surprise : « *comment cette étape va-t-elle se passer physiquement ? Dans quel état serai-je à l'arrivée ?* ». Ces pochettes n'existent plus, mais je les ai bien connues et je les adorais. Elles avaient le don de faire à chaque fois naître l'espoir, sans jamais déboucher sur quelque chose de merveilleux, mais rien de mal n'en sortait non plus.

Au départ de Thom la météo est radieuse. La mer est parfaitement calme, lisse. Combinée à une houle de près d'un mètre (c'est une combinaison rare), cela donne une sensation unique, celle d'une ondulation à la fois forte et douce et à longue portée. Les 30 kilomètres qui me séparent de Bryant passent comme un rêve. Il n'est ni court, ni long, il est sans durée. Bryant est effectivement inabordable. J'avais longtemps gardé l'espoir de réussir là où les allemands avaient échoué, trouver une façon d'accoster, mais j'avais fini par tuer cette option afin de m'installer pleinement dans l'idée de la longue traversée et de m'y préparer.



Je m'arrête tout de même quelques minutes aux abords de Bryant et je regarde alentour. Juste assez pour commencer à percevoir la magie qui va opérer dans les jours à venir. Je reprends vite la route afin de rester dans mon obsession, qui est la traversée. Je sens que je ne dois pas m'en extraire, ni même en dévier.

Juste après Bryant des vents contraires se lèvent. Il reste 15 kilomètres. La certitude d'arriver et le fait de ne pas encore sentir la moindre fatigue me les font voir comme une petite distance. Juste le temps (près de trois heures tout de même) de bien regarder ces îles au loin et me demander laquelle est Leven, qui est mon point d'arrivée. Ce n'est pas si évident à ces distances et cela va se préciser à mesure.



Les vents sont partis. Me voilà maintenant à quelques kilomètres de Leven. Des icebergs immenses forment une ceinture autour de l'île. Je les regarde comme si je n'avais jamais vu d'icebergs.



Je les contourne et m'approche de l'île. Pas moyen d'accoster, il faut longer la côte. Encore une heure, plus de cinq kilomètres à ajouter aux 45 qui précédent. Toujours aucune fatigue, plutôt une forme d'euphorie. Des endroits pour accoster apparaissent. Pas simple, du fait de la houle, mais possible. Je continue encore sur quelques kilomètres pour trouver mieux, avant de faire demi-tour et de revenir au point précédent. L'accostage sera technique. Il faut imaginer de la houle sur une côte très rocheuse et assez abrupte, mais lisse. Il faut quasiment sauter du kayak sur la roche – alors qu'on est coincé dans l'embarcation depuis plus de huit heures, et à la fois très vite et avec précision attraper une corde avant que la houle ne revienne. Laisser le kayak repartir en mer en tenant la corde puis trouver le bon moment pour le hisser sur la roche malgré son poids. Cette manœuvre, que j'aime réaliser, fait partie de l'étape. Je suis encore dans l'étape. J'y serai jusqu'après avoir mis le kayak en sécurité et avoir identifié un endroit pour le camp.

Alors seulement, deux choses vont se produire. Je vais tout d'abord constater que je ne ressens toujours aucune fatigue et me dire que c'est lié à la façon dont j'ai préparé et pensé cette étape. J'y vois une nouvelle, heureuse et mystérieuse manifestation de l'alliance entre un corps et son esprit.

Ensuite, la pochette surprise va lever son mystère et m'offrir, cette fois-ci, un extraordinaire cadeau en ouvrant les portes d'une parenthèse véritablement enchantée.

III

Parenthèse (enchantée)

La farandole des éléments

En revenant ce matin en pensée et en souvenir sur la partie nord de l'île Leven, je dois une nouvelle fois me résoudre à accepter les limites de l'écriture, de mon écriture. Dès le kayak sécurisé et le camp installé, j'ai profondément senti que je venais d'entrer dans un monde littéralement merveilleux, enchanté. Une évidence que je me sens incapable de saisir et de restituer autrement qu'avec les mots naïfs et trop usés empruntés au lexique des contes de fées. Pour autant, et aussi frustrant que soit le résultat, je sais qu'il m'est nécessaire de continuer à produire cet écrit. Je ne peux me résoudre à laisser ce moment fondre avec le temps, s'éparpiller et se perdre dans les méandres des souvenirs. Je n'ai pas les outils ou les armes du poète ou de l'artiste, qui savent saisir et traduire l'évidence, mais je sais remonter une trace. En l'occurrence celle de l'origine, de la porte d'entrée de ce nouveau monde : le retour de la côte.

La carte matérialise cette évidence.



Elle montre et dit clairement que les premières îles ont beau être à 7 kilomètres et la côte et les glaciers à plus de 10, l'ensemble forme bien une unité de lieu qui inclut Leven. L'île n'appartient pas à la mer ou aux fonds marins, comme Sabine ou Thom. Elle appartient à la côte Nord de la baie de Melville.



Ce retour à la côte permet de retrouver les lois des grands équilibres, autour de la terre, de la mer et du ciel, maintenant réunis, et les innombrables combinaisons des éléments qui les composent.

La terre : la côte, les îles, les roches, les montagnes, les rivières, les lacs, les fronts glaciaires, l'inlandsis.

Le ciel : l'air, les nuages, les vents, le brouillard, la pluie, le soleil et les ombres.

La mer : dans toute la variété des produits des vents, depuis le calme plat jusqu'aux tempêtes, mais aussi la marée, les courant et la glace, sous toutes ses formes.

Ces éléments, à nouveau au complet depuis que j'ai rejoint l'espace de la côte, vont se combiner et interagir à volonté, produisant un spectacle continuellement changeant dont je suis tour à tour acteur et spectateur (les quelques moments de grâce sont ceux où je suis simultanément acteur et spectateur). Un enchainement ininterrompu de tableaux dont pas un seul ne laisse indifférent.

Un spectacle que je suis maintenant en pleine capacité de saisir, un nouveau monde dans lequel j'ai toute capacité à évoluer. Je ressens toujours cette confiance, mobilisée lors de la première partie du voyage, et cette forme de plénitude rencontrée sur les îles Sabine. S'y ajoute maintenant une forme de libération, de soulagement. Certes, il va rester des traversées, de 20, 30 et même 40 kilomètres. La glace a fait son retour, avec des zones compactes qu'il faudra traverser. Je suis toujours au Groenland, toujours au pays des ours, où l'eau est toujours à zéro degré et où le premier habitant est encore à une bonne centaine de kilomètres. Ce monde m'est toujours aussi inconnu, mais j'en ai les clés.

Si on lâche un enfant de cinq ans en plein Paris ou dans une forêt vierge des tropiques sans que personne ne l'aide, il va vivre des moments d'angoisse et il risque de ne pas y survivre longtemps. Mais un adulte élevé dans une grande ville ou dans les tropiques, saura gérer ces risques et découvrir, espérons-le pour lui avec bonheur, les attributs magiques de la ville ou de la forêt.

Je suis cet adulte. J'ai été initié et je me suis formé tout au long du parcours qui m'a conduit à ce lieu et à ce moment où l'espace et le temps de la rencontre et de la découverte ne sont plus troublés ou définis par l'enjeu de sécurité. Non pas que celui-ci ait disparu, mais il est intégré, il n'est plus en question, juste en attention, à un niveau toujours aussi élevé, mais qui s'est défait de toute tension. A un moment du voyage la tension a su générer de la confiance, c'est au tour de son absence de produire ses effets, ceux d'une forme de contemplation vécue depuis le mouvement de l'itinérance.

Je savais qu'un tel moment pouvait arriver et j'ai espéré que cette expédition le produise. Mais la tension était jusqu'ici telle, que je n'ai même pas eu à y renoncer, c'était de toute évidence hors champ et hors de propos. M'y voilà. Je sais maintenant que je n'ai plus qu'à me laisser porter, y compris dans les décisions que j'aurai à prendre.

Illulissat (iceberg)

Leven. La tente vient juste d'être montée. Tout est à sa place. Ce n'est plus de la discipline, c'est une routine. Le kayak est vide, le bazar est joyeusement organisé dans la tente, le fusil est sorti de sa housse, le système anti ours est en place. Ai-je faim, après ces 50 kilomètres de navigation ? Pas vraiment. Suis-je enfin fatigué après le travail d'installation et prêt à me coucher ? Non ! J'ai faim de cette vue, j'ai soif de me tenir debout sur ce sol qui me porte, face à cette côte retrouvée, toute de glace vêtue.

Pour une fois je regarde les icebergs de haut, au sens littéral ! Le camp est très en hauteur et je suis de fait en surplomb de quelques grands icebergs. Un regard comme toujours rempli d'admiration et de respect. Il y a dans ces êtres et la fascination qu'ils m'inspirent un mystère que je ne cherche pas à élucider, trop heureux de la magie qui s'opère à chaque rencontre.

Il n'est pas un iceberg, et j'en ai croisé des milliers, sur lequel je ne porte un regard qui saisisse autant que faire se peut sa singularité. Il y a des morphotypes assez évidents selon l'origine, l'âge, la couleur, la taille, le poids. Mais il y a surtout des signes particuliers, une personnalité et une forme qui expriment l'unique, l'ipséité.



Pour la première fois de ce voyage je fais alors instinctivement ce geste, qui prêterait un éventuel spectateur à sourire ou à moquerie. Mais je suis seul, il n'y a rien que je fasse qui ne soit totalement libéré du regard ou d'un jugement social. Sans que je le décide, mes bras se lèvent haut vers le ciel et restent ainsi quelques secondes, la tête légèrement en arrière, les poings fermés, mais en douceur. Le temps d'une longue et profonde respiration, qui n'est pas celle des poumons mais de l'être dans sa globalité, sa totalité. Aucun sentiment de puissance, mais d'unité.

C'est alors que tout un pan de l'iceberg qui est juste en contrebas s'écroule et chute verticalement dans la mer. Un bruit assourdissant, mais un mouvement au ralenti. Tout se déroule au ralenti : la chute, puis la formation de la vague qui s'en suit, puis l'onde qui va se propager et rejoindre le bord.

L'iceberg vient de perdre une part importante de ce qui le composait, mais il vient aussi de créer de nouvelles structures de glace, de nouveaux êtres. Il était déjà en mouvement, du fait des courants et

des vents, le voici maintenant qui tourne sur lui-même avec une assurance et une lenteur remarquables. Il va ensuite osciller longuement avant de trouver un nouveau point d'équilibre et reprendre sa place dans le mouvement général des glaces.

A chaque fois que cette scène se présente, et elles sont fréquentes, j'ai le sentiment d'assister, presqu'en voyeur, à un moment clé de la vie de l'iceberg. Un moment qui objectivement et formellement le diminue, le fragilise, le rapproche de sa fin. Mais le ressenti est tout autre. Il est celui du mouvement de la vie lorsqu'elle s'accélère, avec une dimension dramatique indéniable, mais aussi et tout autant une manifestation de l'évolution créatrice.

L'iceberg est le miroir.

Panoramique

Au moment de quitter Leven, le temps est toujours aussi radieux. Soleil, absence de vent, calme des eaux, persistance d'une houle qui fait du départ un moment d'attention. Avant cela il faut descendre le kayak du haut d'une roche très inclinée, mais lisse. Je l'amène doucement au bord. De l'eau douce ruisselle le long de la roche, sans que l'on puisse deviner son origine. Le fait de le remarquer, de s'arrêter quelques minutes à observer cette eau sans source, alors que se prépare pourtant un départ technique, confirme la disparition de toute forme de tension.

Une fois à l'eau, le kayak prend la direction sud-ouest, vers la pointe d'une autre île, distante d'une dizaine de kilomètres. La journée offre de multiples possibilités d'arrêt, à 20, ou 30 kilomètres. Rien n'est décidé, cela sera selon l'humeur. Une vingtaine de minutes après le départ, je réalise que mon téléphone (le portable classique, pas le satellite) n'est pas dans mon gilet de sauvetage, sa place habituelle. Protégé dans une coque étanche, il me sert à prendre parfois des photos, mais surtout à ouvrir une application de géolocalisation lorsque je suis perdu dans le brouillard. Ce n'est pas un élément vital de sécurité, mais sa perte serait couteuse (un historique précieux de messages et de photos). Le doute, le mauvais doute, tente de s'immiscer dans une parenthèse qui s'est à peine ouverte. En vain, car je vais instruire cette question avec une sérénité qui me surprend. Je vais revisiter tous les gestes de la préparation du matin, émettre une hypothèse concluant à la probable présence du téléphone dans un sac de pont, envisager de m'arrêter à la prochaine île pour vérifier cette hypothèse et décider alors de la conduite à tenir. Et d'ici là de ne plus y penser, avoir simplement confiance en moi, et plus, en l'avenir.

Une nouvelle raison de sortir de l'état de quiétude surgit. Le vent se lève, assez fort. Un vent arrière qui concentre et resserre la glace, formant au-devant un espace dense qu'il va falloir traverser pour atteindre et dépasser la pointe de l'île. Le retour de cette incertitude lourde qui a animé la première semaine de l'expédition ? Non, juste une nouvelle occasion de se retrouver au milieu des glaces et d'y inventer un passage. Incomparable sensation. Il n'y a pas de chemin, mais il existe. On n'a pas le pouvoir de le créer, juste celui de le deviner, de le suggérer. Il ne se dévoile que si on va à sa rencontre, si on le cherche, si on le veut. C'est un véritable dialogue, une relation, que le brise-glace ne peut connaître, car il passe en force. Il ne sait pas ce qu'il manque.

Le chemin va se dévoiler, au fil du dialogue, de la relation, dans un pur esprit de jeu.

Cette parenthèse dans la parenthèse prend fin avec le passage de la pointe de l'île. L'autre côté est libéré des glaces par le même vent qui les pousse vers le prochain cap, le Kap Edward Holme. Pas tout à fait le même vent car il a forci. Que faire ? Engager la traversée ? Je le pense possible. S'arrêter maintenant sur cette île dont je viens de passer la pointe, après seulement 10 kilomètres ? Et bien oui. Non pour des raisons de sécurité, mais pour... pour... Je ne sais pas. Parce qu'une petite crique se présente, parce que la vue est magnifique, parce que j'entends un appel, une invitation, que je sens que je vais y être bien.

Le fait de s'arrêter sur cette île après une si courte distance et sans y être véritablement contraint crée avec l'île une relation particulière, une autre façon de vivre et de penser la halte. Il n'y a pas la fatigue d'une longue journée de navigation, il est tôt, l'endroit est idyllique, le ciel est dégagé et l'île protège du vent. Tout m'apparaît comme un don. Un don du ciel, je ne vois pas comment le dire autrement. La forme de la roche a été dessinée pour accueillir le kayak, l'eau douce coule avec le débit juste

nécessaire pour faire tout à l'heure une lessive, on devine un chemin (alors que jamais personne ne vient ici) qui conduit sur des hauteurs planes, avec un sol doux pour y recevoir la tente. Alors posé, je m'installe dans un cadre panoramique auquel le vent va donner vie.

Car le vent, au gré de ses caprices, de sa fantaisie ou de sa volonté a le pouvoir de faire apparaître ou disparaître l'horizon, d'emplir ou de vider le ciel de nuages, d'éloigner ou de rapprocher les glaces, de lisser ou de lever la mer. Avec la complicité de la course du soleil et de ses effets de lumière, il crée un spectacle à la fois panoramique et transformiste. En quelques heures, parfois quelques minutes, la même vue est à peine reconnaissable. Une magie qui ensorcelle et qui questionne.





Comme sur les côtes nord de la Bretagne, le vent est le principal chef d'orchestre d'une chorale d'éléments. Lorsqu'il est absent on le remarque, on y prête attention, on attend son retour et ses directives. Dans ces espaces, même le silence lui appartient. Il est le murmure d'un vent qui retient son souffle.

Défi

Objectivement la fin du voyage n'est pas loin, un peu moins d'une centaine de kilomètres, trois étapes, trois traversées entre des îles qui forment également des caps. Mais la force tellurique qui émane de la partie ouest et finale de la baie de Melville a dissout l'idée même de temps. La félicité que je vis ici et en ce moment offre même l'espoir de se prolonger dans le monde d'où je viens.

Pourtant, des pensées iconoclastes et récurrentes s'immiscent dans ce paradis non terrestre. Sans réussir à m'en extraire elles m'en détournent ponctuellement, assez pour me troubler. Cela a débuté à l'arrivée à Leven avec cette drôle d'idée : je suis fier de moi.

J'ai su en arrivant aux îles Sabine que le fait d'aller au bout de l'expédition ne dépendait plus que de moi, mais je savais aussi le risque qu'il allait encore falloir gérer, un risque qui tenait l'arrivée à distance. Depuis Leven et la fin de la navigation loin des côtes, il n'y a plus véritablement de danger, juste une attention à maintenir à son haut niveau, donc plus de réelle distance à l'arrivée, plus de doute sur le fait qu'un jour prochain je vais arriver. Et voilà que j'en ressens de la fierté. Je sais pourtant être un de ces voyageurs de l'inutile, n'accomplissant rien qui puisse avoir une contribution particulière au monde. Et pourtant la fierté est là. Je fais même mentalement la liste, et elle est longue, de toutes les qualités qu'il a fallu développer au fil des quinze dernières années pour arriver à ce moment du parcours, promesse d'une arrivée quasi certaine, promesse d'un défi relevé avec succès. Et ce sentiment de fierté tapissé de confiance est doux.

Ce retour à moi-même, de cette façon et à ce moment, m'interroge et me déçoit au premier abord. Comment ce qui m'apparaît comme une petitesse de l'égo peut-elle ainsi s'immiscer devant et dans tant de félicité ?

Passée cette première réaction, je ne vais pas condamner cette pensée ni lutter contre elle, comme je l'ai fait précédemment pour le ressentiment. Je vais laisser se développer le questionnement qu'elle soulève. Je sens qu'il y a peut-être là une des réponses dont j'ai besoin, que je suis venu chercher tout en n'étant pas capable de formuler précisément les questions sources. Et si j'étais, à ce moment du voyage, à la fois des deux côtés du miroir sans tain, avec la possibilité d'un dialogue entre deux versions de moi-même, celle qui a dessiné le voyage et celle qui le vit ? Je sens la possibilité du dialogue, je l'engage et m'y engage. Il est apaisé, non conflictuel, il manipule moins les mots et les concepts que les perceptions, les émotions et les images.

Une lumière finit par se poser sur le fait que, si le défi n'a jamais été la finalité de ce voyage, il en est cependant une des composantes évidentes et principales. Un défi qui n'a pas de sens en soi, mais dans la place qu'il tient, qu'il peut ou pourrait tenir, qu'il doit ou devrait tenir dans mon existence, et notamment dans ce qu'il en reste. J'en entrevois les vertus et le pouvoir créateur. J'en vois aussi, et encore plus distinctement, les limites, celles en-deçà desquelles il faut absolument se tenir. Elles se résument en un mot : la vanité. Je n'y ai pas échappé, lorsque la fierté s'est teintée de mots tels que « *le premier* », « *le seul* ». Ce fût si évidemment grossier et ridicule qu'il a été aisément de chasser ces risibles boursouflures de l'égo.

Il est beaucoup plus difficile de trouver et de faire au défi sa juste place. Il ne peut avoir de vertu que dans son articulation, son équilibre avec les autres registres et voies de l'existence. Dessiner cet équilibre est en soi... un défi, qu'il faudra relever au retour. Pour l'heure réaliser, reconnaître et assumer sa place et sa valeur est déjà pour moi une conquête précieuse.

Je redoute néanmoins qu'elle ait un prix, celui d'effacer ce que la lumière des derniers voyages avait su révéler : le pouvoir de l'errance. L'itinérance-errance et l'itinérance-défi sont-elles compatibles ? le défi n'écrase-t-il pas l'errance ? La réponse viendra dans les tout derniers mètres du voyage. Claire, nette, sans ambiguïté, comme une révélation et un soulagement.

Au matin le vent n'est plus que murmure, la mer est calme, le ciel est riche d'une composition grise et bleue. La glace empêche de voir distinctement le Kap Edward Holme, la prochaine destination, mais rien d'inquiétant. J'avais demandé à Oliver de m'informer de l'évolution des glaces autour de ce cap car les images que j'avais pu consulter avant le départ indiquaient une bande très compacte, difficilement franchissable. Il semblerait qu'au fil des jours le degré de concentration de la glace ait diminué.

Le trajet va être paisible, serein, court – une vingtaine de kilomètres, à peine plus de trois heures. L'île, dont le cap Holme constitue la pointe sud, génère au premier regard un sentiment mitigé. Elle est dotée d'un relief austère fait de roches de grandes tailles et à peine adouci par quelques névés.



La marée basse laisse cependant découvrir un sable noir et gris qui offre au kayak et à son occupant le plus doux des accostages. Il faudra ensuite plus d'une heure à arpenter cet espace de pierres et de pierraille pour trouver un à deux mètres carrés susceptibles d'accueillir la tente. Ce n'est qu'une fois l'ensemble du camp installé et mis en sécurité que je prendrai la pleine mesure de l'endroit.

Me voici à l'orée d'une vaste baie, profonde, délimitée à ses deux extrémités par les Kap Holme et Melville, distants l'un de l'autre de 40 kilomètres. Les contours de la baie sont formés par de vastes fronts glaciaires dont émergent des pics montagneux culminant à 800 mètres et sur lesquels vient s'appuyer l'extrémité de l'Inlandsis, la calotte glaciaire du Groenland.



Cet ensemble prodigieux s'ouvre ensuite sur la mer.



Le vent va alors se lever, amener le brouillard, les nuages bas puis la pluie. Une pluie incessante pendant près de trente six heures. Avec l'humidité un froid mordant va s'installer.

J'ai instantanément su combien ce moment, cette journée « bloqué » sur cette île avaient été essentiels au voyage, mais j'ai mis longtemps avant de rassembler les quelques mots permettant d'en approcher le pourquoi. Il faut pour cela revenir à la journée elle-même, dont la plus grande partie se passe dans le duvet.

Le froid est un cadeau lorsqu'il s'accompagne de la garantie de la chaleur. Les quelques sorties, de quelques minutes, offrent l'occasion de ressentir et d'apprécier le contraste du chaud et du froid, de quitter l'un avec la certitude de retrouver l'autre.

Les tableaux défilent à nouveaux, la baie prend des atours changeants qui chacun révèle une part de sa beauté et de son mystère. Chaque sortie est l'occasion de les contempler.

Une sortie un peu plus longue est motivée par la recherche d'eau. Les névés ne laissent guère de doute sur sa présence sur l'île mais il n'y a pas de filet d'eau visible. Elle coule quelque part sous les roches. Au gré d'une marche, voilà que ce son se fait entendre. Je vais le suivre et le remonter jusqu'à trouver quelques mètres où l'eau coule en surface et en faire alors le plein.

La pluie sur la toile de tente est de son côté une musique dont les vents font la rythmique. Elle agrémente harmonieusement les temps de lecture, ou de pensée. Voilà plusieurs années que j'ai banni la musique humaine de mes voyages, pour mieux écouter celle que la nature nous offre.

Le temps s'étire, sans pour autant créer la moindre longueur ou langueur, comme lors des deux jours bloqué par les vents sur les îles Sabine. Derrière l'évidence d'un changement de rythme – du fait de cette pause - il s'accomplit plus imperceptiblement un déplacement dans la façon d'être présent au voyage. Je ne ressens aucune contrainte, mais plutôt le fait que l'itinérance s'offre une respiration qui n'est définie ni par la provenance, ni par la destination prochaine, mais uniquement par le fait d'être là. Ce lieu et cette forme de présence offrent, sans que ce soit véritablement conscient, une autre vue et un autre accès au voyage, tout en en faisant pleinement partie. Un point de vue que les haltes quotidiennes n'avaient pas permis jusque là du fait de la tension. Il y a maintenant moyen, au cœur de l'itinérance, de s'en extraire pour *in fine* mieux la saisir ou en révéler d'autres dimensions.

Je suis convaincu que c'est ce que sont venues me dire, ou me signifier les baleines.

Il y a deux sons qui me font bondir hors de la tente, de jour comme de nuit, dans le calme ou la tempête, sans réfléchir : le craquement des grands icebergs et le souffle des baleines. En fin de journée, malgré la musique de la pluie, j'entends ce souffle. Tout en le reconnaissant entre mille sans la moindre hésitation, j'ai du mal à y croire car voilà près de trois semaines qu'a part quelques oiseaux et un renard je suis sans aucun signe de vie animale. Passé ce très court instant de surprise je me précipite hors de la tente et je vois, juste sous mes fenêtres, deux baleines qui passent très tranquillement le long de la côte.

Mes expéditions au Groenland occasionnent presque toujours de multiples rencontres avec les baleines, parfois depuis la terre où je peux les observer, mais souvent depuis la mer, m'offrant le privilège de naviguer au plus près d'elles et à plusieurs reprises de les voir passer sous le kayak. Je ressens un lien et un attachement particuliers à ces êtres vivants. A chaque fois que j'ai eu le privilège de les rencontrer, même lors d'une météo difficile, ce fut des instants d'une paix profonde, peut-être les moments les plus paisibles de mon existence.

Elles repasseront une fois encore en soirée, avec la même discrétion, la même façon de dire « *si tu ne t'étais pas arrêté au Kap Holme, nous ne nous serions pas vus* ».

Je suis devant ces baleines. J'ai en face de moi le Kap Melville, même si je ne peux le distinguer. Prise dans les vents, les nuages et la pluie résiduelle, la baie dans son ensemble ne se contente pas d'offrir une vue extraordinaire, elle me dit que j'en fais partie. Je sais que la météo de demain sera favorable, que je vais pouvoir traverser cette baie lors d'une longue et belle journée de navigation, ralier le Kap Melville. Je repense alors à l'ensemble du voyage, à ses étapes, ses péripéties, à son déroulé et à sa progression, et je le vois comme une histoire extraordinaire dont je suis l'un des personnages.

Une pensée va alors me traverser l'esprit. Une pensée qui ne me ressemble pas, qui va me surprendre et m'interpeller, presque me dérouter. Une pensée qui reviendra ensuite plusieurs fois au fil du voyage, confortée par la série des événements qui vont suivre : je me dis que toute cette histoire est bien trop parfaite, dans sa construction, dans ses enchainements, jusque dans ses détails, pour ne pas avoir été préalablement imaginée et écrite, par je ne sais qui ou je ne sais quoi.

Le fil

Il y a sur le fil tenu qui relie l'itinérance à l'errance une merveilleuse position d'équilibre, rendue possible par une extrême légèreté, par une quasi absence de gravité.

La ligne de conduite est simple : elle relie d'Est en Ouest les deux caps, Holme et Melville. Une route d'une bonne quarantaine de kilomètres, environ 7 heures de traversée. La météo est favorable mais avec une telle durée il faut étudier les positions de repli, les alternatives à la ligne droite. Si la situation devait se dégrader au beau milieu de la traversée (une hypothèse toujours intéressante à considérer car c'est généralement au pire moment que les pires choses se produisent), il n'y aurait pas tant que cela à réfléchir, il faudrait remonter plein nord vers l'intérieur de la baie et tenter de rejoindre un iceberg pour s'y abriter. Même à quinze kilomètres de distance, la présence de la côte, fusse-t-elle habillée de glace, est un appui solide sur lequel l'esprit peut compter et se reposer.

Je quitte le Kap Holme par une mer calme et avec un horizon (Ouest) dégagé laissant apparaître au loin les sentinelles de glace qui enserrent et protègent le Kap Melville. Mais j'observe et je sens dans le dos (Est) un ciel qui se charge de nuages. Sur ma droite (Nord) la baie et ses fronts de glace. Sur ma gauche (Sud) la mer à perte de vue (si on tirait un fil en ligne droite depuis ce point toujours vers le Sud, il irait jusqu'en Antarctique sans rencontrer la moindre terre).

Progressivement le ciel se structure autour de cette ligne de démarcation Est-Ouest, ce fil tendu entre les deux caps et que mon kayak suit sans avoir besoin de réfléchir. Une ligne de partage se dessine à la verticale de l'axe de progression du kayak : entre une zone nuageuse au sud et un ciel immaculé au nord. Je suis dans un premier temps très attentif, vigilant vis-à-vis des mouvements du ciel avec le risque de voir la partie nuageuse l'emporter et amener avec elle une bande de brouillard dense. Mais le partage du ciel semble se stabiliser. Il génère et inspire alors un sentiment assez extra-ordinaire, qui va bien au-delà de la simple perception de la beauté.



Ce partage du monde entre gris et bleu est si parfait qu'on pourrait ou voudrait croire à son éternité. Mais rien ne dure indéfiniment, même ici, du moins dans les apparences. Et l'équilibre va se rompre, faire naître une autre composition du monde, plus extraordinaire encore.

La zone nuageuse ne va pas seulement envahir et occuper la zone libre, elle va s'unir à la mer et créer un espace que l'on pourrait qualifier de sphérique s'il fallait lui donner une forme. Un espace où le kayak ne sait plus s'il est porté par la mer ou par le ciel. Un espace où il ne se sent pas seul car des icebergs et des oiseaux partagent son sort. Nous sommes les habitants de ce monde qui semble avoir été conçu pour nous, avec l'impression d'y être nés, à l'instant puisque nous le découvrons.



Cette naissance d'un genre particulier ne donne aucun droit mais elle en dit long sur les origines, sur l'identité, sur ce que signifie venir au monde.

Des jeux de lumière dont on ne sait la provenance produisent des variations de couleur, mêlant les gris et les bleus, juste avant que ce monde ne s'efface, que le ciel ne se restructure et que le fil ne se retisse autour de l'axe est-ouest, celui d'une itinérance qui reprend son cours et sa destination, le Kap Melville. Comme si rien ne s'était passé, alors que c'est tout le contraire.



Kap Melville

Le Kap Melville porte plusieurs significations. Il est l'homonyme de cette baie du nord-ouest du Groenland dont il est une des portes, d'entrée et de sortie. Il est ensuite cet endroit où les deux allemands ont mystérieusement perdu leurs kayaks il y a 13 ans. J'y pense régulièrement depuis quelques jours, réduisant alors momentanément l'expédition à une performance qui ne serait pas aboutie si elle devait prendre fin avant Savissivik. Il est également l'avant-dernière étape de ce parcours, la presque fin de quelque chose, et cette pensée est nouvelle. Enfin, et peut-être avant tout,

il est un cap, une pointe qui, même située sur une île, est souvent le théâtre de quelque aventure ou quelque surprise liée aux courants, aux vents et aux marées.



Rien de bien méchant cette fois-ci. Les vents des jours précédents ont rassemblé les icebergs sur le côté Est du cap. Ils sont assez hauts pour dissimuler une part de la côte et assez nombreux pour créer un dédale au sein duquel la navigation se fait slalom, agrémentée de quelques culs de sac. Le cap se dévoile, je m'y arrête un temps pour l'observer, l'admirer, le saluer, savourer aussi ce moment du voyage que je ressens comme important. Je caresse un temps l'idée de tenter d'y poser la tente et de m'y installer, pour le symbole, pour la force de l'endroit. Mais les risques de voir la glace m'encercler durant la nuit dissipent vite cette intention.



Je passe donc le cap et je longe la côte de l'île dont il est l'extrémité sud. Assez rapidement la ligne de crête s'abaisse pour découvrir une bande de terre qui n'est que d'une vingtaine de mètres de hauteur et de quelques centaines de mètres de large, permettant ainsi de passer aisément à pied d'une côte à l'autre de l'île et surtout d'avoir une vue dégagée sur ses deux azimuts : vers l'Est, la baie que je viens de traverser et vers l'ouest, Meteorbugt, une nouvelle baie, légèrement plus petite et qui abrite Savissivik à son extrémité.

Le caractère plat de la bande de terre et de roche donne la certitude de pouvoir y poser le camp d'une façon confortable, avec donc cette double vue assez extraordinaire en prime. L'accueil lui-même est chaleureux puisqu'il se présente sous la forme d'une plage de sable et de petits cailloux. Mais il y a là un piège que je n'ai pas su décrypter, trop séduit par les atours de la plage. Elle s'avère être cernée,

d'un côté par un névé infranchissable et de l'autre par des falaises d'une hauteur de huit à dix mètres qu'il est nécessaire d'escalader pour accéder à la surface plane de l'île. L'escalade avec les sacs ne sera déjà pas aisée, elle va s'avérer à la fois techniquement difficile et physique avec le kayak, que je dois monter quasiment à la verticale. Ayant en tête le sort des allemands, il n'est pas d'alternative au fait de le hisser le plus haut possible. Cette épreuve est réalisée dans des conditions météo parfaites mais après une traversée de plus de sept heures. La magie des lieux, comme l'idée farouche que rien ne doit arriver à ce kayak dans ces derniers instants du voyage me portent et effacent toute trace de fatigue.

Une fois ces travaux réalisés je vais prendre un temps sans limite pour choisir l'endroit où poser le camp, le dernier camp. Il ne s'agit pas de trouver le mètre carré où c'est possible mais, devant l'étendu du choix, de poser le matériel, la tente et son occupant dans le plus bel endroit du monde, celui dont le sol sera le plus doux, dont la vue à 360 ° sera la plus inoubliable. Il est là quelque part, cet endroit, il m'est offert, encore faut-il que je le reconnaisse. Le voilà. Je doute qu'il y eut tente plus heureuse que la mienne cette nuit-là.



La vue côté Est s'ouvre sur l'infinie beauté d'un dédale d'icebergs, m'aident à visualiser et à comprendre les culs de sac dans lesquels je me suis égaré plus tôt dans la journée avant d'arriver à rejoindre et dépasser le Kap Melville. Le côté ouest offre une vue lointaine sur l'île qui héberge Savissivik, sans être pour l'heure capable de distinguer le village, dissimulé derrière une barrière d'icebergs que les vents ont regroupés.

J'ai aussi vu sur le kayak, posé quelques mètres en retrait de la falaise. Ma première pensée au réveil sera pour lui, j'irai vérifier que rien ne me l'a enlevé. Le constater sera un soulagement, l'assurance de finir l'expédition, confirmant l'importance, peut-être excessive, que cette idée a pour moi.



La crainte de perdre le kayak durant la nuit ne m'empêchera pas de profiter de chaque minute passée dans cet endroit, au cœur du Kap Melville : la chaleur du soleil sur la peau et dans la tente, la fraîcheur de l'air, le froid de la nuit, la douceur du sol, la clarté du ciel, la présence de la glace, si proche d'un côté et éloignée de l'autre...

Je sais où je suis, sans pour autant y penser. Je suis à la limite de cette corne située au nord-ouest du Groenland, ce vaste espace inhabité qu'on appelle la baie de Melville et qui n'a rien d'hostile ni de sauvage. Et ce jour est le dernier, je le sens. Mais le dernier de quoi ? Je serai toujours en vie demain, je serai toujours au Groenland, j'aurai encore à faire une longue étape. Et pourtant ce jour est le dernier. Je réalise alors que la seule différence tient à ce que demain je rejoindrai la compagnie des humains. J'ai tellement peu le sentiment de les avoir quittés ou d'avoir été seul, qu'il me faut être au seuil de cet espace sans eux et sur le point de les retrouver pour le réaliser. Cela signifie sans doute que cette solitude inconsciente, indolore mais réelle aura façonné le voyage.

La fin du voyage, la fin du monde ou un jour de travail ordinaire ?

Le kayak est toujours là ! Je vais doncachever et conclure l'expédition, aujourd'hui ! Par un ciel bleu, avec un vent modéré, une dernière traversée de 35 kilomètres. Une distance nécessairement courte puisque c'est la dernière.

L'eau est libre de glace sur au moins vingt-cinq kilomètres, laissant cours au vagabondage de l'esprit. Mais à peine le kayak a-t-il pris son élan que le voilà surpris par le vol d'un groupe de petits oiseaux. Ils arrivent par la droite du kayak, du fond de la baie Meteorbugt. Ils volent en petite escadrille à quelques mètres de hauteur et filent à vive allure en ligne droite vers le sud, vers la pleine mer.

Ce vol est vite suivi par un autre, une nouvelle escadrille composée d'une dizaine d'oiseaux du même modèle, des oiseaux que je n'ai pas eu le loisir d'observer précédemment, ni sur terre ni en mer (j'apprendrais plus tard qu'il s'agit de Mergules nains). Leur vitesse est telle que je ne peux les distinguer précisément, juste estimer leur taille et leur allure, comparables à celles de gros moineaux. Puis une nouvelle escadrille passe, presque à la verticale du kayak, toujours aussi droit, toujours aussi rapide. Une autre encore à quelques mètres devant. C'est maintenant un défilé ininterrompu qui prend possession de la baie. La période entre deux vols d'escadrilles est d'à peine quelques secondes. De minute en minute le spectacle s'installe sans devoir prendre fin. Un rapide calcul me conduit à estimer les oiseaux déjà passés à près de dix mille et la fréquence ne faiblit pas. Rien ne semble devoir tarir ce flot. Pour la première fois un sentiment d'étrangeté me saisit.

Mais d'où viennent-ils ? y a-t-il dans ces montagnes bordées de glace et couvertes de neige de quoi abriter et nourrir une telle population ? Qu'est-il en train de se passer ? Je ne me rappelle pas à quand remonte le fait d'avoir vu autant de monde. J'émetts très sérieusement l'hypothèse qu'il s'agisse là de la fin du monde, tant on sait les animaux sensibles aux signes précurseurs des catastrophes de grande ampleur. Ce n'est là qu'une hypothèse, aussi il n'y a pas encore lieu de commencer à s'en inquiéter. Et d'ailleurs si cela devait être le cas, je me dis qu'il y a pire endroit pour y être confronté. Je cherche tout de même d'autres hypothèses plus favorables. J'exclus, ou plutôt je n'ai pas la prétention de croire possible le fait que ces milliers de jeunes amis soient venus saluer la fin de mon expédition

Alors je me dis que nous sommes le matin et que ces oiseaux vont simplement au travail ou à la recherche de nourriture selon un mode collectivement bien organisé et que nous sommes justement à l'heure de pointe. Ils rentreront probablement ce soir, sur les coups de 17h ou 18h. Une escadrille de taille réduite croise les autres en sens inverse. Elles seront tout au plus deux ou trois dans ce cas, pas de quoi infirmer les premières hypothèses, probablement l'oubli d'un outil qu'elles vont rechercher avant de reprendre la route du travail.

Cet épisode merveilleusement surprenant prendra fin, sans autre signe d'une fin du monde ou de toute autre explication. Plus que jamais je me sens faire partie intrinsèque et pour toujours de la baie de Melville, à la fois natif et étranger, voyageur de passage dans un souffle d'éternité, en osmose avec les lieux mais ignorant de ses secrets.

Labyrinthique

« *Une légère bande de glace à traverser* ». Pour une fois, la seule, Olivier aura sous-estimé un élément du décor. Après 25 kilomètres de navigation d'une monotonie qui libère et égare l'esprit, la bande de glace qui se présente n'a rien de léger. Les icebergs sont massifs et nombreux. A l'approche de l'île et de ses hauts fonds leur partie immergée touche le plancher de la mer et les immobilise, empêchant qu'ils se collent les uns aux autres et laissant entre eux un corridor large d'une dizaine de mètres.

La bande de glace se présente alors comme un nouveau labyrinthe, après celui de la première partie du voyage. Le principe du labyrinthe est de ne pouvoir discerner l'issue en s'y engageant. Ce n'est plus le brouillard qui ici m'en empêche mais la taille des icebergs et leur agencement. Le nouveau labyrinthe s'étend sur plus de dix kilomètres dans sa longueur mais c'est dans sa largeur, difficile à estimer depuis le kayak, que je dois le traverser. Il y a moyen de l'éviter en prenant au large, où la profondeur de la mer libère les glaces de l'emprise des fonds. M'engager dans le labyrinthe est donc un choix.



Mais peut-on vraiment parler de choix ? La mer est calme, le ciel est bleu, et l'amoureux des glaces se voit offrir une expérience qu'il pressent unique, au seuil de son parcours. Comment refuser la beauté du moment, la démesure d'une déambulation douce au milieu des géants et le sel d'une paix que l'on sait toujours menacée. Car ce labyrinthe n'est pas une création humaine, aussi le fait même qu'il y ait une issue est incertain. Tout comme la météo. Et si, perdu dans ce dédale le brouillard venait à réapparaître ? Et si le vent se levait et venait refermer le labyrinthe sur lui-même, et cela à quelques mètres de l'arrivée ? Ce sel de l'incertain vient affirmer une tension que la démesure avait déjà installée, mais sans altérer la beauté, la révélant même et la parant d'un sentiment d'exception.

Une fois engagé dans le labyrinthe, la tension pousse à trouver l'issue, à espérer l'issue, tout en annonçant clairement le fait qu'elle scellera la fin de l'exception.

Dans deux jours, depuis les hauteurs de l'île de Savissivik, je verrai à nouveau ce labyrinthe dans lequel je déambule encore. J'y verrai le kayakiste, tout petit, sous tension mais heureux de l'être, sachant exactement où il est sans connaître son chemin, ivre de tant de pureté environnante, en route vers une issue à laquelle il aspire sans la vouloir. Vivant, intensément vivant.



Arrivé(e)

La sortie du labyrinthe est progressive. A certains moments les contours de l'île apparaissent, à mesure que l'espace entre les icebergs s'agrandit, mais pour mieux se refermer ensuite et reprendre le fil et les méandres du doute. Puis vient la certitude d'être sorti du labyrinthe. On aimeraient s'arrêter, presque se recueillir sur l'épisode unique qui vient de se dérouler, sur des émotions jamais ressenties, cette façon nouvelle d'être en mouvement au cœur même de la glace, avec une humilité et une admiration à la limite de la crainte.

Mais le kayak n'a que faire de l'instant, il est maintenant aspiré par sa destination finale. Sans hâte, mais sans halte. Longer la côte sud de l'île sur quelques kilomètres encore, slalomer entre des icebergs de taille réduite et passer au travers de fines plaques de glace qui se sont formées à la surface de l'eau au bénéfice de nuits probablement très froides et que le soleil n'a pas encore dissoutes. Une pellicule pas si fine que cela puisque la pagaye n'arrive pas à la briser, il faut pour cela l'élan du kayak qui sur ces derniers mètres peut jouer au brise-glace.

Un dernier rocher à contourner et Savissivik devrait apparaître. Savissivik apparaît, avec ses maisons de couleur posées au pied du relief et avec sa grande parabole blanche qui la relie au monde.



Les derniers mètres et les derniers instants de l'expédition vont révéler une vérité si claire, si nette, si forte que je vais l'entendre et la comprendre dans l'instant.

Je suis en train d'arriver à Savissivik. Tout mon esprit est tendu vers la rencontre avec ce village. Cette pensée dissout complètement l'expédition. Je ne suis pas en train de conclure un périple - *j'arrive à Savissivik*. Je ne viens pas de Kullorsuaq, je n'ai pas fait 400 kilomètres seul à traverser la baie de Melville - *j'arrive à Savissivik*. Je ne viens même pas du Kap Melville - *je sors tout juste d'un labyrinthe à quelques encablures du village de Savissivik*.

Je n'y suis pas arrivé, *j'arrive*.

Cette vérité vient à ma conscience comme une révélation, comme une évidence que j'accueille avec une sensation de bonheur intense, de profonde gratitude également, car je n'ai aucune prise sur la façon de vivre et de ressentir ce moment de l'arrivée. Cette émotion contient en elle le voyage et le

voyageur, elle en est le miroir mais elle s'impose à moi, comme si elle était placée en moi depuis l'extérieur. Et l'image que révèle le miroir me soulage et me rend heureux : je sais maintenant que l'expédition n'a pas phagocyté l'excursion mais lui a donné sa couleur, que le défi n'a pas tué l'errance mais l'a emmenée sur d'autres rivages.

Ce que je ne sais pas encore, même si la révélation en ouvre la possibilité, c'est que le voyage n'est pas fini, qu'il est autre que ce que j'avais imaginé.

IV

In balance

Le vieux jeune homme et sa fille

A l'approche du village, depuis le kayak qui m'abrite pour quelques minutes encore, je ne discerne aucun mouvement, aucun habitant. Ce n'est que sur les derniers mètres que j'aperçois un homme assis, regardant la mer et ayant peut-être vu au loin mon kayak et ses couleurs vives. J'ai remarqué la pente de la plage et je sais qu'il me faut prendre un fort élan si je veux éviter le porte-à-faux et un risque de chavirage peu conforme avec mes états de service. Bien m'en a pris car je n'aurais pas aimé offrir une piètre première image devant celui qui s'avérera être le doyen des chasseurs et des kayakistes du village.

J'enlève rapidement les sacs de pont et les éléments du compartiment arrière de façon à alléger le kayak, suffisamment pour le hisser sur la grève. Je vais ensuite vers l'homme et le salue. Il ne possède que quelques mots d'anglais, bien suffisants pour nourrir l'échange.



L'homme a les yeux vifs, le sourire accueillant et il se dégage de lui, sans même qu'il ait à bouger, une force physique étonnante. Je décline mon identité, celle d'un kayakiste en provenance de Kullorsuaq et lui la sienne, celle d'un kayakiste chasseur de narval. C'est pour la carte plastifiée située sur le pont du kayak qu'il a le plus d'intérêt et de curiosité. Elle présente son île et ses alentours d'une façon semble-t-il nouvelle et intrigante.

Je le quitte au bout de quelques minutes pour me rendre au magasin d'alimentation, dans l'espoir qu'il soit encore ouvert et de pouvoir agrémenter mon repas du soir de quelques mets sortant de l'habitude des derniers jours.

Je reverrai une nouvelle et dernière fois l'homme le soir en rentrant dans ce qui sera devenu ma maison, après avoir rempli un grand bidon d'eau douce au réservoir du village. Il est en compagnie d'une plus jeune femme, qui est une de ses filles. Je me joins à eux dans l'observation du ciel et de la mer. Le soleil mettra encore quelques heures à se coucher, sans pour autant emmener toute la lumière avec lui. La femme possède les mêmes mots d'anglais que son père. Elle me dit que dans la nuit son

beau-frère devrait revenir d'une session de pêche au narval de plusieurs semaines, entreprise loin au nord, dans les eaux de Qaanaaq. Elle m'invite à me rapprocher de lui à son retour car il est le seul du village à bien parler anglais et je pourrai avec lui avoir des conversations plus élaborées. Mais pour l'heure c'est bien avec elle et son père que je suis heureux de parler et la langue n'est pas une limite. Au contraire, le peu de vocabulaire invite à aller à l'essentiel, à rester à la surface certes, mais pour mieux en saisir l'enveloppe en des points qui font sens. Plus la langue est élaborée, plus elle permet d'aller dans le détail et éventuellement la profondeur, mais aller trop vite au détail au seuil d'une rencontre, alors qu'on ne se connaît pas, peut disperser, égarer, faire diversion. L'apparente et fausse limite du langage va nous conduire sur deux sujets pour moi très inspirants.

Elle va me parler de Savissivik, du fait qu'elle y est née et qu'elle y revient chaque été s'y ressourcer, elle qui travaille et vit à Nuuk, capitale du Groenland et mégalopole de 14 000 habitants. Savissivik est pour elle un endroit cœur, plus qu'uniquement nostalgique. Elle a entre 50 et 60 ans, elle connaît chaque caillou du rivage mais elle est encore là, ce soir, assise sur la grève à contempler l'horizon comme si c'était la première fois, comme si un secret y était inscrit, faisant le plein d'une énergie vitale qui lui est nécessaire. Et moi je suis là, à me nourrir à ma façon du même horizon, mais aussi à penser grâce à elle à ce que sont mes propres Savissivik, ces endroits dont je connais chaque pierre mais qui n'ont pas épuisé leur capacité d'inspiration. Y en a-t-il ? Lesquels sont-ils ? où sont-ils ?

Elle va ensuite me parler de son père, qui est là juste à côté. Elle me dit qu'il aura 80 ans dans quelques jours. Elle admire la force qu'il dégage encore, qu'elle lie en partie au fait qu'il ne boive pas et ne fume pas. Sa démarche révèle un problème de hanche qu'on pourrait qualifier à première vue d'handicapant, mais ce que dégage ce jeune homme est aux antipodes : une force vitale, puissamment physique, mais dont on sent qu'elle n'est pas que physique. Une présence à la vie, intense et sans dureté, sans forçage. Lors de la dernière session de chasse au narval, il a été le seul du groupe à avoir tué un animal, en lançant son harpon depuis son kayak traditionnel. Il a certes fallu l'aider à en sortir (les kayaks traditionnels groenlandais sont faits sur mesure, très serrés, et emprisonnent littéralement le kayakiste, il n'est pas aisé de s'en extraire) mais cela ne fait que renforcer le respect.

Ce vieux jeune homme et sa fille m'ont inspiré, d'emblée et dans la durée, de multiples façons. Ils auront disparu le lendemain, je ne les reverrai pas durant mon séjour.

Martha

Quelques minutes après mon accostage et après laissé le vieux jeune homme, je viens me heurter à la porte fermée du petit magasin d'alimentation (Pllersuissoq), lorsque j'entends une voix qui m'appelle depuis la fenêtre d'une maison jaune (« hé ! ») et qui m'invite à prendre un « Kaffé ? » chez elle. Je pénètre dans la maison, timidement car je suis encore dans une combinaison sèche recouverte de sel et j'ai aux pieds des bottes néoprène encore humides qu'il n'est pas aisé d'enlever. Il fait chaud, la table est couverte de gâteaux, des enfants jouent. Trois ou quatre générations sont rassemblées dans la pièce. La maîtresse des lieux s'appelle Martha Ivik. Elle m'invite à prendre un café et une part de gâteau puis on échange quelques mots, heureusement complétés par un langage de signes. Il s'y dit que j'arrive de Kullorsuaq en kayak et que je devrais *a priori* rester une dizaine de jours dans le village. Tout cela ne prendra guère plus de cinq à dix minutes, dont l'essentiel est fait de silence.

Puis, sans que je le voie venir, Martha me dit que je vais passer ces dix jours dans une maison qui appartient à sa fille (je n'ai pas noté que Martha ait consulté sa fille à ce sujet) ! Dans la foulée de cette annonce venue de je ne sais où, la fille de Martha et tous les enfants de la maison s'habillent et se mettent en mouvement. Je devine être invité à les suivre vers cette hypothétique maison. La joyeuse troupe aura vite fait de rejoindre et d'investir une maison bleue entourée d'une quinzaine de chiens de traîneaux solidement attachés à leur chaîne.



La maison est au milieu du village. Elle est composée d'une cuisine en entrée qui se prolonge avec un salon, lequel donne à son tour sur une chambre. Je ne réalise toujours pas ce qui en train de se passer. Dans une sorte de tourbillon la fille de Martha et les enfants s'affairent à remplir un grand sac poubelle en guise de ménage et à rassembler quelques jouets qu'ils vont emmener avec eux. Je me tiens debout, incrédule, au milieu de cette agitation. Je me demande si quelqu'un est délogé pour me permettre d'occuper la maison. J'essaye de poser la question mais personne ne semble faire attention à moi, encore moins à ma demande. On me montre comment mettre la télé (avec ses deux chaînes danoises et deux chaines groenlandaises), on allume le vieux poêle puis la tornade s'en va presque aussi vite qu'elle a opéré son ménage de fortune.



Je reste hébété, seul, dans « ma » maison.

D'un côté j'ai encore du mal à croire à un tel miracle de l'accueil, et de l'autre j'en savoure déjà la perspective. La maison est « rustique », mais il y a tout. Un évier (sans eau courante bien sûr), un frigo, un canapé, des toilettes (sans écoulement bien sûr), un lit, un chauffage... et puis des murs et un toit, des fenêtres ! Pendant l'expédition, pour rien au monde je n'aurais échangé ma tente pour une chambre d'hôtel ou mon duvet pour un lit. Une fois le périple kayak achevé j'aurais très bien pu, sans que cela me coûte, continuer à habiter quelque part sous ma tente, c'était même ce qu'il y avait de plus probable. Cela m'aurait mis dans un entre deux qui aurait eu sa saveur et sa valeur, j'aurais juste dû aller me poser loin, très loin des habitants du fait des jeunes chiens en liberté. M'installer dans la maison, en totale indépendance, au cœur du village n'enlève rien à mon caractère de voyageur et d'étranger mais cela fait de moi, en un instant, un résidant, même temporaire, un invité et un voisin.

Surement faut-il être dans la position qui était alors la mienne pour saisir et ressentir tout ce que contient le geste de Martha, l'immensité de ce geste. Il y a quelques minutes à peine je sortais d'un labyrinthe d'icebergs, ultime épreuve avant le terme d'une expédition particulièrement intense. Après 400 kms de navigation en solitaire et au détour d'une ultime barre rocheuse, le village de Savissivik m'est apparu, s'ouvrant sur un dernier kilomètre à parcourir en me demandant « comment vais-je être, non pas accueilli, mais reçu ? ». Je n'attendais rien, ne m'attendais à rien, et ce que j'ai reçu fut simplement inimaginable.

De retour en France, j'ai envoyé le message suivant à Martha (en demandant à l'une de ses filles qui habite dans le sud Groenland de faire la traduction).

Dear Martha,

I am back to France. And I still think about you and how you helped me. How you offered me to stay in your daughter's house (I thank her also). You are a very kind and precious person. And you are inspiring : I wonder how I could, how I should be more like you... I am also happy because I know I will see you again : I will come back to Savissivik next year, to take my kayak and finish my trip to Qaanaaq. Meanwhile, if I can be in any help for you and your family, please tell me !

Bye, dear Martha. Pascal



Voisins

Durant mon séjour dans le village, personne n'exprimera autre chose que la normalité de ma présence parmi eux. Aucun regard interrogatif et encore moins de travers, aucune question non plus. Personne ne me demandera rien sur moi, mes origines ou sur mon voyage. Je ne le prendrai aucunement comme une marque d'indifférence, plutôt de respect. Je serai invité à certains événements, j'aurai quelques occasions de discuter avec les adultes et surtout de jouer avec les enfants.

Mes premiers voisins, eux, n'ont pas la chance d'avoir un toit. Il s'agit d'une quinzaine de chiens de traîneau et de chasse à l'ours. Comme tous les étés ils sont attachés à une chaîne d'environ deux mètres qu'ils ne quitteront qu'à l'arrivée de l'hiver, lorsqu'ils reprendront du service. Quelques rares chiens sont libres, ce sont les jeunes. C'est à l'adolescence qu'ils rejoignent la chaîne, car leur comportement génère alors trop de désagréments et de dégradations. Pour quelque espoir de nourriture ils sont prêts à tout détruire. Parmi mes voisins, deux jeunes sont clairement à la limite d'être bientôt enchaînés tant ils font de bêtises !



Le premier soir de mon installation Martha vient nourrir les chiens, qui sont littéralement affamés. Ses petites filles l'accompagnent. Une attention particulière est portée à une chienne qui vient d'avoir deux bébés.

Elle a de ce fait droit à la protection d'une niche, juste sous ma fenêtre. Un des jeunes chiens libres de laisse s'engouffre à un moment dans la niche où se trouvent les bébés. Je ne sais pas ce qui lui a passé par la tête, entre curiosité et envie suicidaire. Non, sûrement juste la quête irrépressible de nourriture. La mère se rue alors dans la niche et l'on entend un cri strident et qui dure. Elle écrase le chien imprudent de son corps, lui plaque violemment la tête au sol avec une patte et se penche sur lui sans qu'on distingue ce qu'elle lui fait. Le chien hurle à la mort, longtemps, jusqu'à ce que la mère le libère enfin. On voit alors l'oreille du jeune chien en sang. Le prix d'une leçon dont rien ne dit qu'elle sera vraiment apprise tant la faim tenaille ces bêtes et les pousse à toutes les extrémités.

Avant qu'elle ne parte je redis à Martha ma gratitude. Je ressens un écart que je ne sais combler - mais peut-être ne le faut-il pas, peut-être faut-il juste le comprendre et l'accepter – entre un geste qui lui est parfaitement naturel et le sentiment littéralement extraordinaire qu'il me procure. Cet écart est renforcé par la conviction que ce geste n'est pas si commun dans le monde d'où je viens. On trouvera à cela quantité d'explications très rationnelles, allant jusqu'à la justification. Cela nous conduit alors à l'oubli de la puissance du geste d'accueil, de l'attention humaine et fraternelle qu'il porte envers l'autre et qui rejait sur soi et sur tous.

Il y a là l'émergence d'une question que je ne formulerais précisément que quelques jours plus tard, après avoir longuement discuté avec l'un des plus grands chasseurs du nord Groenland : *qu'est-ce que le monde doit impérativement apprendre de Savissivik ?*

Vide

J'ai appris de mon maître d'expédition (Pascal Lièvre) l'importance de ménager du temps à l'arrivée pour commencer à digérer sur place ce qui vient de se passer, ne pas rentrer précipitamment au lendemain de la fin de l'excursion. Ce temps est effectivement précieux, il est même indispensable, irremplaçable. Idéalement deux jours. Mais là, c'est de 10 jours dont je dispose ! Car je n'ai quasiment pas consommé la marge de manœuvre destinée à sécuriser mes traversées (attendre le temps qu'il faut pour bénéficier d'une météo favorable). Et je n'ai pas la possibilité, comme cela m'est arrivé une année, de réduire ce temps. Pas moyen de prendre plus tôt un avion du retour.

D'où vient cette envie de rentrer au plus vite ? D'où vient ce sentiment d'être comme coincé dans ce pays dans lequel j'ai tant voulu aller, où je viens de vivre des jours extraordinaires, irremplaçables ? Je sais que ce n'est pas le besoin de revoir les miens parce qu'ils ne m'ont pas manqué, tant ils étaient présents dans mes pensées et par les messages quotidiens. De plus, dès mon arrivée à Savissivik nous avons repris une communication orale, rigoureusement interdite durant l'expédition. Alors si ce n'est pas les miens que cela peut-il être ? D'où peut venir cette volonté de rentrer au plus vite ?

Je réalise alors que la plénitude que je viens de vivre sous de multiples formes ces dernières semaines a été associée à ma condition de kayakiste traversant la baie de Melville. C'est peu de chose mais on y trouve tout ce dont on a besoin : une identité, une finalité, des modalités, et ce, dans des conditions de stimulation permanente de l'attention et des sens. Mais du moment où j'ai posé le pied sur la plage de Savissivik je ne suis plus rien de tout cela. Je suis certes infiniment plus riche de tout ce vécu, que je mettrai longtemps à digérer, mais je ne suis plus rien de tout cela. Juste un étranger, loin de chez lui et loin des siens, qui rentrerait dans deux jours s'il le pouvait mais qui est coincé sur ce bout de roche tout en haut de la Terre.

Je vais dans un premier temps m'accrocher à ce qu'il reste de cette identité : mon kayak. Et après une première nuit dans la maison je vais reprendre la mer pour une sortie à la journée. Le contournement de Savissivik, une longue traversée, un glacier, une navigation, retrouver en apparence tout ce qui a fait mon quotidien de l'expédition.



C'est toujours aussi incroyablement beau, mais il y a quelque chose de faux dans tout cela, quelque chose qui n'est pas à la hauteur de ce que je vis depuis trois semaines, pas à la hauteur en termes de vérité. Je sens bien que j'essaye d'échapper à quelque chose, de remplir artificiellement un vide et ce sentiment m'est intolérable.

Mais prends-le ce vide ! Accepte-le, accepte ce qu'il fait de toi comme tu as accepté d'être réduit à une particule en suspension dans le brouillard, un bouchon de liège sur la mer, un nouveau-né dans une sphère grise et bleue, un élément d'une parenthèse enchantée ou encore le spectateur de la farandole des éléments. Reconnais et accepte ce qui t'a été donné depuis ton arrivée : le sourire du vieux jeune homme, les paroles de sa fille, le don de Martha qui a fait de toi un résident, l'invitation des enfants à jouer, le voisinage des chiens, la vue sur l'horizon. Accepte de n'avoir rien à faire, de laisser le cours des choses emplir ce vide bienvenu qui contient la promesse de ton voyage. Ne laisse pas les vieux réflexes reprendre le contrôle et les rênes. Ne vois-tu pas que la parenthèse est toujours ouverte et que tu as la possibilité de l'étendre jusqu'à ton retour et alors, qui sait, la maintenir ouverte en permanence. Tu n'en as jamais été aussi proche. Il est là ton voyage, tout entier dans ce vide que te tend Savissivik, ne passe pas à côté, embrasse-le.

Histoire sans parole

Ce vide je vais le laisser m'envahir. Je vais alors occuper intensément l'essentiel de mes journées à ne rien faire. Une petite balade à flanc de montagne, deux ou trois sorties par jour à la réserve d'eau, une visite quotidienne au magasin d'alimentation - le plus petit que j'aie jamais vu, quelques échanges téléphoniques. Voilà à quoi je vais occuper les cinq jours passés dans ce village (j'ai pu échanger mon billet et prendre un hélicoptère un peu plus tôt que prévu pour me rendre à Qaanaaq où je devrai du coup passer les six jours restants). En dehors de ces quelques activités je passe l'essentiel du temps allongé sur un canapé ou en promenade, marchant le long de la grève ou autour du village.

Je me rends compte en utilisant ces mots que cela sonne comme la description d'une vie de prisonnier : souvent seul, nulle part où aller, pas grand-chose à faire, l'essentiel du temps passé dans le petit périmètre d'un appartement ou dans celui à peine plus grand de la cour du village, et il y a bien une forme de contrainte puisque si j'en avais eu la possibilité je serais parti au bout de deux jours. Mais une contrainte que je ne subis pas, qui m'ouvre et m'installe au contraire dans un état assez curieux. Un état physique dont la mise au repos contraste avec l'hyper activité des semaines passées et un état d'esprit plus enclin au vagabondage qu'à la méditation ou à la réflexion.

Cet étrange cocktail me réinstalle finalement dans ce qu'ont été certains des fondamentaux de mon voyage : se dégager du rapport au temps et être dans une hyper attention. Il ne s'agit plus de l'attention au brouillard, à la mer, à la navigation, aux vents et plus généralement aux éléments, mais d'une attention aux autres, aux êtres qui peuplent cette toute petite planète, les humains et les chiens. Je me nourris de la moindre miette (comme observer chaque personne qui passe sous mes fenêtres ou qui déambule dans le village, ou mes voisins les chiens au bout de leurs chaînes) et j'apprécie sans limite les quelques interactions directes qui me sont proposées.

Ce sont majoritairement des rencontres avec les enfants. Ils forment un bon tiers des habitants et je les croise souvent car ils passent une grande partie de leur temps dehors à jouer, et contrairement aux adultes ils semblent rechercher ma compagnie. C'est notamment le cas de Naja-Nuka, une jeune fille d'une dizaine d'années, de sa petite sœur et d'un petit gars de moins de six ans avec lequel j'ai vite sympathisé. La première fois que je l'ai croisé il était assis dehors en train de tailler un bout de bois avec un couteau. Ce bout de bois s'est avéré être un harpon qu'il passait des heures à lancer, toujours avec le même rituel, travaillant sans relâche son geste. Je viendrais une fois à côté de lui et déplacerai la pierre qui lui servait de cible. Je vais plusieurs fois l'éloigner, augmentant progressivement la difficulté de son exercice. Il jouera le jeu, atteignant la cible quasiment à chaque fois avec un geste d'une pureté et d'une élégance qui forceront mon admiration.



C'est ce petit gars qui, au troisième jour, viendra cogner à ma porte en début d'après-midi en disant « kaffé ?! ». Clairement une invitation à me rendre chez un des habitants. J'ai pensé qu'il s'agissait de son grand-père qui habitait juste à côté de chez moi, je me mets donc à le suivre, sans vraiment me couvrir pensant n'avoir que quelques mètres à faire. Je m'aperçois très vite que mon jeune ami m'emmène dans une direction opposée. Son pas est très lent et parfois il s'arrête, me regarde, puis regarde alentour avant de reprendre sa marche. Je me demande alors si je n'ai pas mal interprété son message et si l'on va bien quelque part. Je vent est fort et froid, et je commence à être gelé. A chacune des pauses de mon petit camarade je porte vers lui un regard interrogateur auquel il répond en tournant la tête et en reprenant sa marche lente. Nous sommes quasiment rendus à l'une des extrémités du village, non loin de la déchetterie à ciel ouvert. Mais voilà qu'il monte les escaliers d'une petite maison où nous entrons. Je venais en fait d'être invité à me joindre à une réunion plus ou moins impromptue de l'ensemble du village. La maison appartient à un jeune couple qui a un bébé. Il y a bien déjà une bonne quinzaine de personnes dans la maison au moment où j'arrive (presque la moitié du village) et les gens vont progressivement arriver, ou commencer à repartir. On m'invite à m'asseoir, à prendre du café et du gâteau posé sur la table.



Martha est là, sa fille également, tout comme mes petites amies qui viennent me saluer en riant. Mon jeune guide est reparti lancer son harpon dehors. Un petit garçon encore plus jeune, trois ans peut-être, vient s'installer sur mes genoux. Il ne cessera d'y grimper et d'en descendre durant les deux ou trois heures où je vais rester, jouant également occasionnellement avec mon nez et mes oreilles. Il y a de la musique, des chants. Un groupe joue aux cartes par terre. Le bazar dans la maison est indescriptible ! je vais rester ainsi, sans parler, à regarder, écouter, jouer avec les enfants. Du bébé jusqu'à une personne très âgée, toutes les générations et tous les âges sont présents. Je suis attentif à la façon dont ils se parlent, se regardent, interagissent. Pour autant je ne produis aucune analyse, encore moins de conclusion. Observer et écouter est juste ma façon d'être présent. A nouveau, à part les enfants, personne ne fait particulièrement attention à moi, sans non plus faire comme si je n'étais pas là. Il y a là une façon assez singulière d'être ensemble.

Au moment de partir je croise dans l'entrée un jeune chasseur dont j'ai fait la connaissance la veille. Il est assis par terre avec deux camarades autour d'un déballage de viande de phoque, de morse et de narval. De la viande crue dont ils se régalaient. Il y a aussi des poissons qui ont macéré deux mois sous des pierres donnant à la chair un goût et une odeur à réveiller un ours en hibernation. Je n'aurai pas le courage d'accepter le morceau qu'ils me proposent.

De retour dans ma maison, je serai heureux de constater que j'ai été tout autant à l'aise avec les gens que je l'ai été les semaines passées avec les icebergs, le brouillard et la mer. Et un peu de la même façon : en me mettant à l'unisson d'une rencontre très singulière, sans chercher quels pourraient bien être les codes à utiliser ou à suivre. Un unisson fait de présence et d'attention.

La rencontre tant attendue et à venir avec le chasseur d'ours sera par certains côtés beaucoup plus classique, puisqu'elle reprendra les codes bien connus du langage. Cela sera l'un des moments les plus fort de mon voyage, mais quand je repense à cet après-midi au milieu des habitants dans cette petite maison, je me dis que ce fut un moment chaleureux et enchanté dont je suis loin d'avoir épuisé la signification et saisi la valeur.

Si loin, si proche (Olinguaq)

Depuis ma fenêtre je guette l'arrivée de ce chasseur dont m'a parlé sa belle-sœur, la fille du vieux jeune homme. Mais au matin du deuxième jour il n'y a toujours pas trace de l'arrivé d'un nouveau bateau. C'est en soirée, alors que je reviens d'une promenade que je le vois amarré à une dizaine de mètres de la berge. Un bateau à moteur, de cinq à six mètres de long, avec un kayak traditionnel groenlandais posé dessus en travers et dépassant à l'arrière du fait de sa longueur. Un homme s'affaire sur le bateau. Il charge son annexe avec de massifs morceaux de viande emballés dans un film plastique transparent. Je l'observe depuis le bord. Une fois l'annexe chargée il l'amène à terre, la décharge puis retourne au bateau afin de renouveler l'opération. La chasse a dû être bonne.

Le temps d'aller chercher son nouveau chargement à l'intérieur du bateau un vent violent décroche l'annexe qui se met à dériver en mer. L'homme ne le voit pas tout de suite. Le temps que sa femme et son fils restés sur le rivage le lui fassent remarquer l'annexe s'est déjà éloignée. Je saute alors dans mon kayak qui est au repos sur la berge, en prenant soin de ne pas me retourner dans cette mer agitée car je n'ai ni combinaison sèche ni jupe. Je me dirige à grands coups de pagaie vers l'annexe, la récupère, l'attache à mon kayak et la ramène à son propriétaire. *Une jolie façon de faire connaissance*, me dis-je alors.

Il finira son déchargement. J'aiderai ensuite son fils à porter les morceaux de viande jusqu'à leur maison, qui se situe à une centaine de mètres plus en hauteur. Chaque morceau pèse lourd, très lourd. Je sens qu'ils ont encore du travail autour de la préparation et de la conservation de toute cette viande et je ne souhaite pas les encombrer. Aussi je les laisse. L'homme s'appelle Olinguaq et il m'invite à revenir plus tard pour qu'on ait le loisir de discuter.

Je me rends le lendemain à sa maison. J'y trouve sa femme qui m'indique une autre maison en contrebas où se trouve Olinguaq. Il y finit tout juste d'empaqueter la viande qui doit partir pour le sud du Groenland avec le prochain hélicoptère. Nous nous rendons ensuite chez lui, où nous allons passer de longues heures autour d'un café.

Je me sens accueilli, simplement, chaleureusement. Je me sens en lien avec cet homme, à l'aise, comme avec quelqu'un que l'on connaît bien, depuis longtemps, et avec qui on peut être pleinement soi-même sans autre jeu et enjeu que celui de la rencontre et du moment. La maison est dans un désordre qui semble être l'état normal, ce qui fait que ce n'est plus du désordre. Sa femme confectionne un collier sur une table, une de ses filles dort encore dans un des lits – nous sommes en début d'après-midi. Mon petit camarade lanceur de harpon est là, il se trouve être le petit-fils d'Olinguaq.



Je ne sais plus comment l'échange s'est engagé, si ce n'est par quelques traits d'humour, mais je sais qu'il a très vite porté sur son métier et sa vie de chasseur, plus précisément sur la chasse à l'ours et au narval (un type de chasse qui implique l'usage du kayak). Je sais que les gens aiment parler lorsqu'on les écoute vraiment, mais j'ai rarement ressenti un tel unisson, une telle correspondance entre d'un côté ma soif de savoir et d'apprendre et de l'autre l'envie de dire et de partager de mon interlocuteur. Cela a donné à l'échange une intensité telle que je me demande de quoi elle fut la mesure.

Au cours de la discussion je vais poser deux questions vraiment déplacées. Je m'en rends presque compte dès le moment où je les formule, mais ce sont les réponses d'Olinguaq qui me le confirment et du coup me mettent un peu mal à l'aise. Cela me déçoit, je me déçois, car je suis d'habitude un peu plus fin dans cet art de m'intéresser aux autres, un art qui passe, outre l'écoute, par la justesse d'un questionnement qui suit le fil de l'échange et s'en nourrit. A la première de ces questions je lui demande quel est son sentiment au moment de tuer un ours, et un peu plus tard si l'arrivée prochaine de l'hiver et de la nuit polaire est quelque chose qu'il redoute.

Il semble ne pas m'en vouloir d'avoir si peu écouté et si peu compris et il va me répondre simplement et directement.

Tuer un ours, c'est produire de quoi donner à manger à sa famille et générer un peu d'argent, toujours dans le souci de faire vivre sa famille. Il y a dans cette façon de ramener tout un art de vivre à une vérité première une lucidité et une force qui m'interpellent et qui résonnent en moi.

Quant à l'hiver, il est l'une des saisons d'un endroit où il a choisi d'habiter, un endroit dont il n'est pas prisonnier. Un tel choix entraîne l'adhésion à tout ce qu'il implique. Rien n'est véritablement subi pour celui qui assume ses choix. Il faut entendre là que la nature n'est pas hostile, elle est le décor, le cadre, le substrat dans lequel il vit et a choisi de vivre et d'évoluer, dans tous les sens du terme. Et chaque changement de décor, chaque saison offre un terrain de vie renouvelé et ayant ses propres attraits et bienfaits.

Ces réponses ne font pas que révéler mon manque d'écoute préalable. Elles me révèlent également, et c'est finalement leur intérêt premier, une proximité, une correspondance, des points communs ou en commun avec mon interlocuteur, avec Olinguaq. Reconnaître ces points, qui sont profonds, va grandement renforcer ma capacité à m'enrichir de la suite de notre échange, dont l'ours et le kayak n'ont été que l'entrée en matière. Vont suivre quantité d'autres sujets, d'apparence anecdotique mais qui généreront en moi de puissants échos : son installation à Savissivik pour l'amour de sa femme, leurs sept enfants et cinq petits-enfants, son père atteint de maladie neuro dégénérative et qui est dans un établissement à Upernivik, leur maison récemment achetée, le fils ainé en formation de guide arctique à Kangerlussuaq, un plus jeune fils déjà chasseur autonome à vingt ans et ayant son propre bateau, un plus jeune encore qui a tué son premier ours cette année à 14 ans, l'organisation du village et la place de la famille dans cette organisation, la dimension centrale et identitaire de la chasse, les outils modernes, le cycle annuel où se succèdent les différents types d'animaux, les règlementations et notamment les quotas, la régulation des espèces dans la durée, l'impact de l'évolution du climat, la relation avec les américains de la base de Thulé, celle avec les chasseurs de Qaanaaq et la culture singulière de cette grande ville de 600 habitants, la plus au nord du pays (et de la planète), ...

Tous ces sujets ont formé dans mon esprit une sorte de kaléidoscope dont deux images ont émergé et se sont à un moment extraites, en cours de discussion.

La première a été nette et tranchante et je l'ai immédiatement partagée avec lui : « *tu es un chasseur, mais quand je t'écoute je ne peux m'empêcher de voir un enseignant-chercheur, un*

professeur et même un directeur d'école ou d'université ! ». J'aurais pu ajouter « *une université comme je les aime et je les rêve* ». Il venait de me parler longuement de la façon dont il développe et transmet tout un ensemble de connaissances autour de son métier, un métier qui est un art et une façon de vivre, incluant le risque de mourir, ce qui ouvre et stimule considérablement le champ des connaissances et des interrogations. Le souci de transmission va jusqu'à franchir la barrière des espèces puisqu'Olinguaq met les meilleurs de ses chiens en situation de former eux-mêmes les jeunes les plus prometteurs à la chasse à l'ours.

Il ne s'agit pas uniquement d'apprendre et de transmettre des connaissances et des pratiques ancestrales. Il y a matière, opportunité et même nécessité à développer en permanence de nouvelles connaissances tant une part importante des conditions d'exercice et de vie évoluent : qu'elles soient d'ordre technique (comme la motorisation des bateaux, les outils de communication), réglementaire (les quotas, les zones protégées), environnemental (la réduction de la période de banquise), local (l'évolution de la population et des infrastructures du village), animal (l'évolution du comportement des espèces). Que ce soit avec ses collègues ou avec sa famille Olinguaq me semble avant tout guidé par cet élan autour de la connaissance, de l'apprentissage et de la transmission, au croisement de savoirs anciens et nouveaux et en prise constante avec la réalité, celle des gens, des choses, de l'environnement. Un savoir et des connaissances mis en permanence à l'épreuve de la vie au quotidien.

Il a souri à mon interpellation et ne l'a pas rejetée.

La seconde image qui s'est dégagée du kaléidoscope est restée plus floue, avec des contours indéterminés mais avec une trame de fond que je sentais solide. Je l'ai également partagée avec lui, dans l'état d'imprécision où elle était. Je lui ai alors dit mon sentiment d'avoir en face de moi un homme, et au-delà de lui une famille et une communauté, aux antipodes de l'image d'Epinal du « chasseur ou du village traditionnels », véhiculée par une mythologie du grand nord et de ses habitants, et notamment de cette partie extrême du nord-ouest du Groenland, la plus éloignée des formes de vie urbaines. Une imagerie persistante à laquelle participent d'ailleurs les quelques reportages que l'on peut voir sur Savissivik et sur Olinguaq lui-même (il est l'objet de quelques documentaires du type « National Geographic »). A l'opposé, je vois à travers lui une société (sa famille, peut-être le village) en profonde évolution, en pleine adaptation, sans crainte apparente ni rejet massif, assise sur une connaissance vécue et incroyablement poussée de son environnement, dans ses multiples formes et à ses multiples échelles.

Les grandes évolutions auxquelles ils sont confrontés, en tant que personnes, familles et village ont finalement des origines semblables aux nôtres : les moyens de communication (tout le monde a un smart phone), les technologies de production, les évolutions écologiques et climatiques. Ce qui me frappe, dans notre échange et dans mes observations, c'est l'agilité et l'équilibre avec lesquels il navigue au milieu de ces mutations, de ces incertitudes, de ces défis. Une agilité que symbolise à elle seule la chasse au narval. Chasse traditionnelle s'il en est, mythique même, qu'Olinguaq et ses collègues pratiquent au croisement des outils les plus modernes (bateau, fusil) et anciens (kayak, harpon), dans un espace de réglementation auquel ils s'adaptent, intégrée à une activité économique et commerciale mais conservant des formes traditionnelles de partage du produit de la chasse, et en continuant à rassembler des personnes de toutes générations autour de l'activité.

Il se reconnaît bien dans cette seconde image, qui en fait très liée à la première. Plus exactement il valide le fait que j'ais bien compris ce qu'il a voulu exprimer. Il semble juste surpris lorsque j'ajoute brièvement le fait *qu'il y a là quelque chose dont nous avons le plus grand besoin*.

Je finis par prendre congé. Nous prévoyons de nous revoir, de poursuivre la discussion. J'aurai aussi une faveur importante à lui demander. Je l'avais déjà en tête en entrant chez lui mais le moment n'est pas venu.

De retour à la maison je saisirai mon carnet de voyage, décidément toujours aussi peu nourri, et je note certaines des connaissances précieuses qu'Olinguaq a bien voulu partager concernant l'ours et le kayak. Elles me seront d'autant plus utiles qu'il a confirmé la forte probabilité de rencontre avec l'animal lors de ma prochaine expédition, vers Qaanaaq. Je note également cette interrogation, qui sonne comme un vibrant appel à approfondir les voies et les perspectives que l'échange viennent de m'ouvrir : « *il me faut absolument travailler, réfléchir et répondre à la question : qu'est-ce que le monde peut et doit apprendre de Savissivik ?* ».

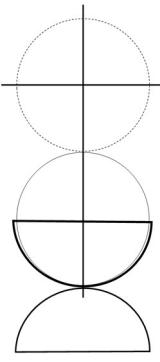
Ses habitants font, comme nous, face aux questions fondamentales de notre époque et je sens qu'il y a dans la façon dont ils formulent ces questions et dont ils y répondent de quoi nous guider, nous inspirer dans l'élaboration de nos propres réponses. Quand je vois et j'entends ce que je vois et j'entends, plus fort chaque jour, depuis mon retour en France j'en ressens la nécessité et l'urgence.

* * * *

Nous sommes en décembre, plus de trois mois après la rencontre avec Olinguaq. Renaud, mon fils ainé, et son amie Claire sont venus passer une semaine ici, en Bretagne, alors que je peine à la rédaction de cet épisode 35. Une semaine heureuse à partager avec eux des moments de vie et à écouter les projets qui les animent. Le collectif dont ils font partie est sur les rangs d'un achat conséquent de terres agricoles, de forêt, de bâtis dans une vallée peu peuplée de l'Ariège au pied des montagnes, un lieu nommé Biscarerre. Un projet trop complexe pour que je le comprenne vraiment dans son détail mais dont je sais, ou crois saisir certains des ingrédients : une articulation entre des projets individuels et un projet collectif avec une certaine idée de l'interdépendance et de l'entraide, une inscription dans un territoire, dans ses caractéristiques, dans son histoire et dans sa dynamique, une fonction de production en lien avec des besoins réellement pesés et un souci de protection, ou plutôt d'écoute et de respect de l'environnement, une économie d'ensemble en équilibre entre le vivier et le commercial et pensée au rythme des saisons, l'inscription raisonnée et pacifique dans un monde en fort décalage avec leur projet, une certaine idée du temps également et de la façon d'y inscrire une utopie, c'est-à-dire un projet de vie...

Je me suis trouvé des liens et des points communs avec Olinguaq, mais il y a bien plus que cela entre ces deux jeunes et futurs paysans de montagne et le chasseur du grand nord.

Tard le soir, à la veille de leur départ de Bretagne, Claire et Renaud recevront l'information de l'accord des propriétaires de Biscarerre pour vendre la propriété à leur collectif.



ΕΥΧΑΡΙΣΤΙΑ

En mars 2014 Nathalie nous organise un long week-end en famille à Barcelone. La visite de la Sagrada Familia est une étape obligée. Pour moi un choc. Un choc visuel intense, avec une dimension spirituelle incontestable. Rien de surprenant tant ce doit être l'effet recherché par le génie créateur de Gaudi. Ce qu'il y a de plus surprenant c'est l'effet, encore visuel, que produit sur moi une image de plusieurs mètres de haut, gravée ou imprimée sur du verre, positionnée à l'intérieur de la façade sud (dite « façade de la gloire ») au-dessus d'une porte monumentale en bronze où la prière « notre Père » est sculptée en 49 langues. Je dessine rapidement sur un papier cette figure très géométrique qui me fascine, en prenant grand soin de respecter les proportions. Je la reproduis ensuite sur un support informatique. Ce n'est qu'après que je m'intéresse à son titre : Eucaristia. Mon dictionnaire Grec – Français, le fameux « Bailly », me donnera la clé de sa signification (« une action de grâce », ou « la reconnaissance », au sens d'être reconnaissant).

Quelques mois plus tard c'est tout naturellement de ce mot que je vais baptiser mon kayak.

Je ne donne un nom qu'aux kayaks qui m'appartiennent et que j'ai emmenés en arctique (pas à ceux que je loue sur place, ou que je garde et j'utilise au quotidien en Bretagne). Mon tout premier kayak, utilisé lors de la deuxième expédition au Spitzberg, se nommait « *Sysiphe heureux* » (faute d'orthographe incluse) en référence aux deniers mots du « mythe de Sisyphe » de Camus. Mon deuxième kayak, utilisé lors de la quatrième expédition, la dernière au Spitzberg, se nommait « *Le sillage Bill* », en souvenir et en hommage à Pascal Beal, cet ami d'Olivier avant de devenir également le mien, que nous aimions tant. Il m'avait émerveillé par le récit de ses expéditions en kayak, l'une au Nunavut, l'autre au Cap Horn. Sa mort prématurée a inscrit profondément en chacun de nous ce qu'il avait à nous dire. Le jour où j'ai décidé de candidater à ce qui allait être le premier pas d'une aventure qui court toujours, c'est son image, c'est lui qui m'a guidé.

Ma septième expédition, la troisième au Groenland, part d'Ilulissat et entend arriver 600 kilomètres plus loin à Uummannaq. Une aventure pour laquelle j'achète et j'envoie au Groenland un nouveau kayak, en polyéthylène cette fois-ci et non plus en toile sur une structure démontable en bois. Nous sommes quelques semaines après la visite de la Sagrada Familia et le nom du kayak s'impose comme une évidence, tant le sentiment qui domine en moi est celui de la reconnaissance – sans bien savoir envers qui ou envers quoi. Je suis profondément reconnaissant de la possibilité qui m'est donnée de faire un tel voyage. Je l'ai voulu, dessiné et construit, je m'y suis préparé, j'y ai travaillé mais je sens bien que l'aventure que je vais vivre est un privilège et un don qui m'est fait. Parce qu'il est avant tout une rencontre, le voyage ne nous appartient pas.

Le kayak est parti de France en bateau, il est passé par Aalborg au Danemark et a été déposé à Ilulissat. J'avais donné l'adresse d'une sorte d'auberge de jeunesse qui ne l'a jamais reçue. Je retrouverai le kayak

un peu par hasard, derrière une maison et dans l'emballage sommaire que j'avais confectionné à la hâte sur la suggestion de quelques dockers dans un grand hangar vide du port du Havre. C'est avec ce kayak, *Eúχαριστία*, que je vais progressivement remonter la façade ouest du Groenland, toujours plus haut vers le nord. C'est ensemble que nous sommes arrivés il y a quelques jours à Savissivik.

A l'ombre des peaux d'ours

Ce qui se passe avec un kayak est assez singulier. Je ne peux pas dire que c'est un ami, qu'il me manque lorsque nous sommes éloignés. Ce qui peut manquer c'est de faire du kayak, pas un kayak en particulier, même si cette idée peut se concevoir tant il est courant de s'attacher aux choses, aux objets. Ce n'est pas le cas. Il n'y a pas d'attachement mais un lien extrêmement puissant. Quelle est donc cette magie ?

Le lien est d'abord et avant tout physique. Nous ne sommes pas passivement assis dans un kayak, nous nous glissons à son intérieur et nous y maintenons par une pression des cuisses et des genoux exercée sur les parois. Ce lien permet le mouvement mais là n'est pas le principal. Le lien physique est ce par quoi on peut ressentir l'élément marin, le kayak nous permettant d'être à la fois sur et dans la mer. C'est par sa surface de contact avec le kayak que la mer nous parle. Le lien que nous avons avec lui nous permet de traduire et d'essayer de comprendre ce que la mer exprime, et à travers elle l'ensemble des éléments, air et terre, tant le comportement de la mer en est le produit. La capacité à percevoir cet environnement, et pas uniquement à s'y mouvoir, dépend du degré de maîtrise que l'on a du kayak. Mais ce n'est là qu'une première étape, maîtriser une langue n'est pas suffisant pour communiquer. J'ai toujours su que l'apprentissage du kayak n'était pas une finalité en soi mais le passeport pour approfondir la rencontre originelle, celle de la toute première expédition en arctique.

Le kayak est un objet inanimé, certes, mais que de mouvement pour un être sans vie ! Il est pris entre ceux de la mer et ceux du kayakiste. Tout le jeu, l'enjeu parfois, est d'accorder l'ensemble, d'en conserver l'équilibre. Il faut pour cela comprendre le comportement du plus rigide des trois éléments. Car oui, le kayak, chaque kayak réagit à sa façon aux mouvements, de la mer comme du kayakiste. Pour espérer trouver l'accord dans les situations les plus tumultueuses il faut connaître le comportement de son kayak, le connaître à un point où quelles que soient les circonstances on ne soit pas surpris. Y a-t-il un proche, un ami, que l'on connaisse assez pour en dire cela ?

Eúχαριστία est un bon kayak. Au fil des kilomètres, des milliers de kilomètres, j'ai appris à le connaître. Je n'ai pas confiance en lui, puisqu'il est inanimé, mais j'en confiance en la connaissance que j'ai de lui parce que j'ai écouté, avec une attention aigüe, et j'ai gravé en moi sa façon singulière de réagir à la mer, aux vents et aux glaces. C'est cette connaissance, et peut-être un peu la chance, qui nous ont fait vivre des moments extraordinaires, et je ne parle pas là que de moments de danger. Régulièrement, et souvent, les yeux grands ouverts, mon esprit revisite et se nourrit à nouveaux de ces moments et de ces lieux où ensemble nous nous sommes situés à la frontière de ce qui nous est connu. Dans ces voyages de l'esprit, qui sont autres et plus que des souvenirs, ce n'est pas l'image qui domine, ni le son, mais la sensation de mer transmise par le kayak et qui restitue tout l'ensemble environnant.

Lorsqu'une expédition prend fin il me faut trouver un havre de paix pour le kayak, certains diraient un lieu de stockage. Il m'importe que les conditions soient bonnes, les meilleures possibles. En 2014, arrivé à Uummannaq j'ai eu trois jours pour trouver. Très vite est apparue une solution de stockage dans un container, à l'abri donc, pour une somme tout à fait raisonnable. Mais, pour une raison qui m'échappait, je n'en étais pas satisfait. C'est à la veille du départ que mes pas m'ont conduit devant un lieu qui recueille et prend soin d'enfants maltraités. Une véritable institution dont la directrice est connue dans le monde entier. Elle utilise ses réseaux pour lever des fonds et les mettre au service des enfants. Pénétrant pour la première fois à l'intérieur du lieu j'y ai ressenti instantanément et profondément une atmosphère faite de chaleur, de soin et d'attention.

Une des dernières activités imaginées pour accompagner les enfants consistait à les former au kayak de mer, en commençant par des kayaks modernes, plus stables, avant d'aller vers le kayak traditionnel groenlandais. L'idée était de relier les enfants avec une part de leurs origines. Ce sont ces kayaks que j'avais vus à l'extérieur et qui m'avaient attiré et conduit vers ce lieu. Je demande à la directrice la possibilité de poser le mien auprès des autres, c'est-à-dire à l'extérieur, sans protection particulière, l'invitant par ailleurs à s'en servir autant que de besoin. Elle accepte, en précisant cependant qu'elle ne peut engager sa responsabilité sur le fait que le kayak soit encore là à mon retour, dans une ou plusieurs années. Je vais pouvoir partir avec la certitude qu'il sera là où il doit être.

Me voici aujourd'hui à Savissivik, à la veille du départ pour Qaanaaq. C'est tout naturellement vers Olinguaq que je me tourne et à qui je demande s'il voit un endroit où laisser *Eúχαριστία* durant une année. Il me répond, sans même y réfléchir tant cela lui semble évident, qu'il a un lieu idéal pour cela. Il s'agit d'une sorte de hangar clôt, d'environ dix mètres de côté et bien trois à quatre mètres de hauteur. Il lui sert à sécher la peau des ours qu'il a tués. On y trouve aussi des petits morceaux de viande de narval. Un peu caoutchouteux, mais excellent. Avant de m'y emmener Olinguaq me montre le kayak qu'il vient de se construire et m'en explique certaines caractéristiques et certains comportements en situation de chasse. Autre matériau et autre usage, mais parenté certaine avec celui que nous allons déposer dans son hangar.



Je vais bientôt rentrer chez moi. Le fait de savoir mon kayak dans ce hangar, le meilleur endroit possible, est important. Cela participe de l'histoire. De la mienne, mais aussi de la sienne. Car s'il n'a pas de vie, ce non-ami inanimé dont je connais pourtant mieux que personne le comportement, on ne peut lui enlever sa propre histoire ! J'aime à penser que c'est une belle histoire. Celle que l'on a en commun n'est pas encore finie.

Quitter Savissivik

Je pars un matin. Les affaires sont déjà prêtes car le départ aurait dû intervenir la veille, un jour de décalage dû à la météo bien sûr. Olinguaq m'avait prévenu, alors que je lui disais au revoir après avoir déposé le kayak dans sa grange. Le temps était radieux et pourtant il dit « *je ne pense pas que l'hélicoptère pourra venir demain* ». Effectivement un vent fort s'est levé dans la nuit, les nuages sont descendus très bas, comme ils savent si bien le faire ici. Le froid s'est intensifié, la pluie s'est changée en une première neige qui n'a pas tenu. Une journée de plus, mais qui ne change pas la durée du séjour. Le temps a atteint une sorte d'élasticité assez étonnante.

L'air est frais au réveil. Le ciel offre une vue dégagée sur l'horizon, et notamment sur Kap York, la direction que je devrai prendre dans un an, lorsque je serai revenu à Savissivik, que j'aurai récupéré mon kayak et entrepris la dernière étape en direction du nord du Groenland. En regardant Kap York, je me vois déjà de retour à Savissivik.

Je demande à un habitant possédant un quad de m'aider à déposer mon gros sac au Pilersuisoq (le magasin d'alimentation). C'est là que la fille de Martha, en plus de tenir le magasin, pèse et enregistre les bagages du vol hebdomadaire de l'hélicoptère d'Air Greenland à destination de Thulé et de Qaanaaq. Je pose le sac sur une petite balance, j'y ajoute la sacoche qui contient le fusil. Le surpoids est évident, le surcoût aussi. Elle regarde son collègue, se retourne vers moi et me dit « *OK, good* ». J'emmène et dépose les affaires là où dans une à deux heures l'hélicoptère devrait se poser, sur quelques mètres carrés de graviers, en bord de mer, près des réserves d'essence.

Je flâne ensuite dans le village, avec le pas sûr de celui qui va partir. Un pas ralenti, qui a retrouvé une forme de gravité, qui s'enfonce un peu plus dans le sol. Je regarde les maisons et notamment celles qui sont détruites ou en voie de l'être, sans y voir un signe d'effondrement du village mais plutôt celui du cycle normal de la vie, fait de croissance et de décroissance, de naissance, de mort et de renaissance. Des signes qu'ici on ne masque pas. Les ossements d'animaux, la graisse résiduelle de phoques, les maisons abandonnées côtoient les nouvelles constructions et les vivants.

J'entreprends de me rendre chez Martha, pour lui dire au revoir, lui dire à nouveau merci. Mais ce n'est pas encore l'heure des adieux, c'est celui de l'école. Je me joins à la petite troupe qui devance Martha avec entrain pour se rendre à la reprise des cours. Les cinq élèves me sont tous familiers, même si deux d'entre eux m'ont plus particulièrement marqué. Naya-Nuka, pour sa gentillesse, son accueil, son regard et son esprit espiègles que même la classe ne peut et ne pourra dompter. Et mon petit copain au harpon, qu'il a pour une fois dû laisser à l'extérieur. Il se trouve que mon dernier jour à Savissivik coïncide avec son tout premier jour d'école.

Martha met en place différents ateliers, différents exercices selon l'âge de ses élèves, puis elle va se consacrer avec patience et douceur au lanceur de harpon, en lui apprenant à tenir et à utiliser un bout de bois de bien plus petite taille. Le crayon et le harpon, les deux bâtons d'un chemin prometteur.



L'hélicoptère se fait entendre au loin, le moment pour moi de prendre congé. Pas vraiment, pas encore puisque que la classe va m'accompagner jusqu'au départ. A nouveau, si j'avais eu à écrire le scénario, je n'aurais pas fait mieux.



Je ne ressens aucune tristesse. Aucune des personnes que j'ai rencontrées, aucune de celles qui m'accompagnent au seuil du départ ne va me manquer, pas plus que le village ou la baie de Melville. Et ce pour la même raison qu'aucun de mes proches ne m'a manqué durant la solitude du voyage : j'ai développé et acquis la capacité de les emmener avec moi. Et je ressens profondément, avec une assurance que je n'ai jamais autant eue, que ce sera le cas pour Savissivik et ses habitants, pour la baie de Melville dans son ensemble.

Toujours plus au nord

L'hélicoptère s'élève doucement, puis accélère en prenant un temps la direction de l'Est, découvrant alors depuis les airs ce qui fût la dernière étape de l'expédition, la dernière traversée au milieu d'un labyrinthe qui est toujours présent. L'hélicoptère opère une rotation et se dirige maintenant vers l'avenir, Kap York, la côte Ouest. Je regarde avec l'attention de celui qui effectue un premier repérage en vue de sa prochaine excursion, à la recherche des pièges potentiels, imaginant la meilleure route, cherchant depuis les airs des lieux de campement entre les glaciers. J'abandonne vite ce regard au profit de l'observation de la beauté simple d'un monde réduit à la glace, à l'eau et à la roche.



Puis l'hélicoptère se cale sur son cap définitif, au nord-ouest, en direction de Qaannaaq, sans l'escale prévue à la base américaine de Thulé, faute de passager à y déposer ou à embarquer. Le paysage va se réduire encore à la seule présence de l'Inlandsis, la calotte glaciaire du Groenland.

S'il avait eu lieu hier, comme prévu, ce vol aurait été celui du début du retour et Qaannaaq n'aurait été qu'une escale d'une heure, avant de repartir pour Upernivik, plus de 600 kilomètres au sud-est. J'y aurais passé une semaine avec mes amis Nikolaj et Zen et leur petite fille Siéna, avant de poursuivre la route du retour par étapes (Ilulissat, Kangerlussuaq, puis Copenhagen). Du fait du décalage de 24 heures et de la perte des correspondances, Qaannaaq est devenue une destination en tant que telle, toujours plus au nord, et même la plus au nord des destinations, un terminus pour les avions comme pour les bateaux (à l'exception du petit village de Siorapaluk, à 30 kilomètres de Qaannaaq). Je vais devoir y rester six jours.

L'hélicoptère entre maintenant dans cette zone où la seule vue qui s'offre est celle de l'Inlandsis.



Je me sens à nouveau en suspension dans les glaces. Je n'entends plus le bruit de l'hélicoptère. Mon esprit commence à se fondre dans cette immensité. Rien ne le retient. Je n'ai aucune raison de m'inquiéter pour mes proches et je ne suis plus pour eux une source d'inquiétude. J'ai derrière moi et en moi l'intégralité de mon voyage, de la traversée de la baie de Melville jusqu'au séjour dans le village de Savissivik. La fraîcheur que je ressens dans l'habitacle me dit que mon corps est dans une condition optimale qu'aucune douleur ne vient altérer. Plus l'hélicoptère s'enfonce dans les glaces, plus j'ai à nouveau cette apaisante sensation d'une dilution progressive, où l'intensité et la légèreté se rencontrent, dialoguent et se renforcent mutuellement.

Un esprit plein mais sans pensées, vagabond et heureux.

C'est la vue, celle des premières falaises puis du retour de la mer, qui va recentrer l'esprit sur des fonctions plus classiques. Un éveil qui ne dissout pas totalement le rêve. Et Qaanaaq apparaît.

Qaanaaq

(1) Hans Jansen – « *Quiet and peaceful* »

L'hélicoptère se pose à environ 5 kilomètres de Qaanaaq, dans un monde de pierres. Les cinq chambres du seul hôtel de la ville étant occupées, je ne sais où résider. La question sera vite réglée par l'employé du comptoir d'Air Greenland qui m'informe que je vais disposer gracieusement toute la semaine d'un logement loué par la compagnie à une habitante, madame Kista. Un autre employé de l'aéroport me conduit en ville en pick up. La route n'est pas bitumée, pas plus que ne l'est la piste d'atterrissement. Un monde de pierres. Durant le cours trajet qui m'amène à Qaanaaq, je ressens à nouveau cet appel à découvrir les lieux par la mer et par le kayak, en autonomie. Il ne s'agit pas de fuir un endroit avant même de l'avoir rencontré, mais de répondre à l'invitation de la topographie : Qaanaaq est posée au pied d'une montagne, au croisement du fjord Inglefield et de deux baies, elles-mêmes délimitées par de grandes îles aux hautes falaises. Découvrir Qaanaaq, c'est aussi saisir cet espace. L'œil saisit les volumes, la pagaille les profondeurs.



Je demande au chauffeur s'il pense possible de trouver à emprunter ou à louer un kayak non traditionnel. Il me répond que si quelqu'un en a un, c'est Hans Jansen. Ce nom m'est familier. C'est celui du propriétaire de l'hôtel que j'avais eu au téléphone depuis Savissivik et qui m'avait dit être complet. Avant de me déposer, le chauffeur m'indique où se situe l'hôtel. A peine installé dans ma nouvelle demeure, j'entreprends de me rendre à ce « Qaanaaq Hôtel » qui n'est qu'à 5 minutes à pied de chez moi. Peu avant d'arriver je vois sur le bord du chemin une demi-douzaine de kayaks posés à même le sol. Un signe ?

De l'extérieur rien ne différencie vraiment l'hôtel des maisons environnantes, mais à peine en a-t-on franchi le seuil que l'on est saisi par l'atmosphère propre à ce genre d'endroit. Passée une certaine taille, chaque ville du grand nord en possède un. Longyearbyen (Spitzberg), Narsarssuaq (sud Groenland), Uummannaq, Illulissat, Upernivik... j'ai aimé chacun de ces lieux ! Un genre d'auberge de jeunesse où on trouve cependant majoritairement des « vieux » de plus de quarante ans qui visitent le monde avec un sac à dos, des équipes de télé au budget serré venues faire un reportage sur le « bout du monde », des expéditions qui sont au début ou à la fin de leur périple, et tout de même quelques jeunes ayant entendu une sorte d'appel. Ces endroits ont l'âme de leur propriétaire, à l'opposé de la plupart des hôtels qui sont la version commerciale d'une ambassade, une sorte de « chez soi » en terre étrangère.

A l' « *hôtel Qaanaaq* », on est à Qaannaq, aucun doute là-dessus ! Et on est chez Hans et Birgit.

Je franchis la porte d'entrée et j'enlève mes chaussures. Sur la droite du petit hall d'entrée une porte, ouverte, qui donne sur ce qui semble être à la fois un espace d'accueil, avec des vitrines et différents objets traditionnels proposés à la vente, et le bureau de celui qui tient l'endroit, avec des papiers un peu partout, des livres, une imprimante et un ordinateur devant lequel se tient, assis, un homme d'un certain âge. Il tourne la tête et lève les yeux vers moi alors que je pénètre dans la pièce. Je suis là avec le prétexte d'une question, à propos des kayaks, mais en croisant son regard je comprends instantanément que ma présence a un tout autre objet. Il s'agit de faire connaissance et de nouer une relation avec lui. On voit tout de suite qu'il aime jouer, que le jeu est pour lui une façon de faire connaissance. Son regard y invite, un regard qui lit, qui dévisage son interlocuteur d'une façon subtile et discrète. On sent qu'il sait très bien et très vite à qu'il a à faire et sur quoi et jusqu'où la porte peut s'ouvrir. Si ce regard plein de malice invite au jeu, il ne l'initie cependant pas. Je sais ce que je perçois comme une permission et j'utilise le prétexte des kayaks pour engager la conversation sur une tonalité que je veux légère et humoristique, taquine.

Jouer n'empêche pas de partager des informations. Hans me dit qu'il a bien en garde les kayaks que j'ai croisés en venant mais qu'il ne peut décider de me les louer sans l'accord du propriétaire, dont il n'a plus de nouvelles depuis plusieurs années. Il s'agit de Ramon Laramendi, un explorateur espagnol, très certainement le plus grand voyageur, connaisseur et amateur des deux pôles qui soit encore en activité. Je le connais et je dis à Hans que je vais le contacter à propos des kayaks (sa réponse, chaleureuse et positive, me parviendra cependant trop tard pour en profiter).

Puis Hans me fait visiter sa maison, me présente son épouse Birgit et sa belle-sœur, toutes deux en train de prendre un café dans la pièce qui sert de cuisine et de salle à manger. Nous discutons, jusqu'à ce que je finisse par les quitter. Je n'ai alors pas de raison particulière de revenir, mais on se dit pourtant à bientôt en sachant que ce sera pour le lendemain.

De retour dans le confort de ma nouvelle maison, je vais repenser à Hans, à ce qu'il a commencé à me dire sur son hôtel, sur sa vie, sur sa ville. Je décide alors de le revoir dès le lendemain et de lui demander de façon très directe s'il accepterait de passer du temps avec moi pour prolonger l'échange que l'on a eu, pour répondre à mes questions, étancher ma curiosité et ma soif naissante de mieux connaître, et pourquoi pas de mieux comprendre ce qui se dégage de cette partie du monde. Car il souffle ici, incontestablement et mystérieusement, un air différent. Ce n'est pas sans fondement que cette région qui va de Savissivik à Qaannaq a un nom, l'Avangersuaq, et que ses quelques centaines d'habitants forment eux-mêmes une communauté à part, les Inughuits, au sein du Groenland et du peuple inuit de l'arctique.

Au lendemain matin je me rends chez lui et je lui fais cette demande d'une sorte d'interview, qu'il acceptera volontiers. Rendez-vous sera pris pour le soir. J'apprends incidemment que Birgit et lui servent à dîner, dans la limite des quelques places de la salle principale, sans qu'il soit pour cela nécessaire de résider à l'hôtel. Je m'inscris pour le repas du soir, et pour tous les soirs jusqu'à mon départ.

Lorsque je reviens, à la fois pour l'interview et pour le dîner, Hans m'invite dans le salon, orné d'objets mythiques de la culture Inughuit. J'ai tant de sujets à aborder, tant de questions à lui poser ! la colonisation, la création de Qaannaq, le climat, les jeunes, l'évolution, l'économie, les relations avec les danois et les américains, ...

Et pourtant l'échange va être relativement court. J'en suis quelque peu surpris sur le moment. Hans n'élude pas mes questions mais il ne me donne que ce que je suis prêt à recevoir au regard du chemin

que j'ai fait, du peu de chemin que j'ai fait. Cette discussion est à mettre en parallèle avec celles que j'ai eues avec Olinguaq il y a quelques jours à Savissivik. Lorsque j'ai parlé de chasse, d'ours, de banquise, de mer avec lui, il savait d'où je venais, quel était mon parcours, celui de la baie de Melville mais aussi celui des quinze dernières années, des milliers de kilomètres à longer les côtes, à m'arrêter dans chaque village. Un parcours initiatique, avec l'engagement du corps et de l'esprit au cœur de la nature arctique. Il savait, ou il a senti, que j'ai rencontré Sedna, la mère des océans, et Sila, le maître des espaces et du temps. C'est ce vécu, conjugué à la soif d'apprendre et au désir de rencontre qui a permis la densité, la profondeur et la chaleur de nos échanges.

Mais lorsqu'il s'agit de parler de Qaanaaq et de la vie de ses habitants avec Hans, il est question d'autre chose, de l'histoire et de la vie d'un peuple. Et je suis encore loin, bien trop loin pour recevoir plus que des réponses de surface. Elles sont justes, fortes, éclairantes, mais je n'ai pas les moyens, les acquis pour rebondir, creuser, tirer le fil, faire des liens, ouvrir des portes, démonter des cloisons. La curiosité, même la plus sincère, même habitée des meilleures intentions n'est pas suffisante pour ouvrir le cœur d'un homme et mettre deux coeurs à l'unisson.

Si je le comprends maintenant, c'est que j'ai fait une partie de ce chemin depuis mon retour, par de très nombreuses lectures, par des rencontres, qui sont venues enrichir la connaissance sensible que je pouvais avoir des lieux et des gens après tant d'années de voyage. Fort de ce chemin je comprends maintenant pourquoi il n'était pas possible à Hans d'aller plus loin avec moi ce soir-là, d'aller là où je l'aurais souhaité. L'histoire des Inughuits, et plus particulièrement celle des habitants de Qaanaaq n'est pas seulement extra-ordinaire, elle est intime. Elle n'est pas seulement vivante, elle est vive. Et j'avais face à moi, sans le savoir, l'un de ses acteurs les plus engagés et l'un de ses témoins les plus emblématiques.

Hans Jensen m'avait bien dit ce soir-là, dans son salon, qu'il était plus âgé que sa propre ville, qu'il l'avait vu naître, n'ayant que trois ans lorsque la population du village d'Ummannaq a été « déplacée » de 150 kilomètres vers le nord pour créer de toute pièce la ville de Qaanaaq. Mais il ne s'est pas attardé sur les circonstances. Il ne m'a pas dit qu'il avait été l'un des deux fondateurs et dirigeants de l'association « *Hingitaq 53* », qui s'est battue pendant des décennies devant les cours de justice danoises puis européennes (Cour Européenne des Droits de l'Homme) pour faire reconnaître les événements de 1953, leurs effroyables modalités et leurs terribles conséquences. Des faits qui ne peuvent s'apprécier sans une mise en perspective historique, à l'échelle de siècles et même de millénaires.

J'ai donc entamé ce chemin fascinant, cette plongée dans l'histoire du peuplement du Grand Nord, de l'avènement de la civilisation de Thulé, des premières rencontres avec le monde européen au XIX^e siècle, de l'arrivée de Knud Rasmussen au début du XX^e, cet « ami qui vous veut du bien » (l'annexion en douceur, mais l'annexion tout de même !), de la première monnaie, des premières lois, puis la colonisation, l'exil forcé, jusqu'à la voie vers l'autonomie... Et au cœur de ce mouvement, le traumatisme de 1953, au croisement de l'histoire et de la géographie, la fin brutale de 2000 ans de présence dans la partie de l'Avangersuaq la plus favorable à l'Homme et à sa survie. Car avant de devenir idéal pour construire une piste d'aviation et y poser une, puis deux bases militaires américaines, y semer quatre bombes atomiques lors d'un crash aérien (bombes qui par miracle n'exploreront pas mais pollueront les glaces), avant ces merveilleuses formes du progrès donc, ce lieu, lové entre un mont, des montagnes, un fjord, une plaine et un glacier, protégé des vents et riche en animaux sauvages, terrestres et marins, était idéal pour tout simplement y vivre.

Celui qui plongera dans cette effroyable histoire y trouvera les ingrédients, les leviers et l'illustration si classiques et récurrents du pouvoir destructeur de l'Homme envers son prochain et envers la nature.

Celui qui a développé un intérêt et un lien particuliers avec les espaces et les populations du grand nord y trouvera les raisons de ne pas s'y résigner, de ne trouver cela ni normal ni inéluctable, d'en tirer certaines conclusions pour lui-même.

Quant à celui qui a vécu cette période, Hans, qui se bat contre l'oubli, qui se bat pour la reconnaissance des violences commises et subies, il est aussi celui qui, inlassablement, aux côtés des siens, cultive et perpétue l'art de vivre des Inughuits, dans un monde qui a certes radicalement changé, sauf sur certains de ses fondamentaux. Les deux mots qu'il me donne ce soir-là pour décrire la vie à Qaanaaq ne laissent aucune place au ressentiment et sont un écho aux origines : « *quiet and peacefull* ».

Ce soir-là, dans le salon du *Qaanaaq hôtel* avec Hans, mon investissement et ma compréhension étaient insuffisants pour engager la discussion, mais suffisants pour comprendre que ce « *quiet and peacefull* » exprimait bien plus qu'une formidable capacité de résilience. Lorsque notre discussion a pris fin, j'avais un immense appétit d'apprendre, mais aussi la confirmation de la pertinence du questionnement né à Savissivik. J'ai eu la conviction renforcée qu'il était essentiel pour moi, j'ose dire aussi pour nous, de comprendre en quoi et pour quoi « *nous avons tant à apprendre de Savissivik* ». En quoi et pour quoi « nous avons besoin de Qaanaaq, de l'Avanersuaq, des Inughuits ». Parce qu'ils ont des éléments de réponse à des questions que nous ne savons même pas encore correctement poser.

Qaanaaq (2) : Risk

Juste après le cadeau que Hans vient de me faire, me laisser sur ma faim, la providence va continuer à mettre sur ma route, celle qui conduit du salon à la salle à manger, ses inestimables bienfaits. Tout ce que j'ai eu à faire pour m'en saisir aura été de ne pas m'assoir à la table qui était libre, d'imposer ma présence à un homme dînant tranquillement, seul, à une autre table. Alors que l'hôtel est envahi par des francophones (4 des 5 chambres sont occupées par des locuteurs français de différentes nationalités), je m'assis face à celui qui résiste à l'occupation, un véritable danois du Danemark (pas comme mon ami Nikolaj, danois mais qui vit au Groenland).

C'est par son regard que Hans m'avait invité à la relation, c'est par son humour que Peter en fera de même. Un humour à la fois fin et caustique, direct, mais qui n'oublie jamais de rester drôle. Une invitation à aller assez vite assez loin dans ce que l'on s'autorise à partager, à questionner. Et cela parce qu'on a l'intuition qu'il y a beaucoup à échanger, que cet échange va créer de la richesse, que la première de cette richesse est la relation elle-même et que sa première mesure en est le plaisir.

Peter n'est pas là par hasard.

Il est là pour le boulot. Il fait l'un des métiers les plus à même d'approcher la découverte d'un territoire, d'un lieu et de la façon dont ses habitants y vivent. Pourtant il n'est ni géographe, ni historien, ni anthropologue, ni explorateur, encore moins journaliste. Il est un expert du... risk management ! Il travaille en ce moment pour le gouvernement groenlandais, produisant une analyse des principaux risques des petites localités du pays. Quand on sait que chaque ville ou village est structurellement isolé du fait de la géographie et du climat, on comprend l'enjeu qu'il y a à apprécier la qualité de fonctionnement, la fiabilité, la durabilité, la redondance des principaux systèmes nécessaires à la vie : les systèmes de santé, de télécommunication, de transport, de gestion des déchets, de production et d'alimentation en énergie et en eau, de conservation des aliments... Au Groenland plus que dans la plupart des endroits du monde, chacun de ces systèmes est en soi vital et problématique, chacun constitue un défi à la fois technique, logistique, économique et politique, et tous sont plus ou moins liés entre eux.

Pratiqué dans un tel contexte, c'est un métier très excitant que celui de Peter ! Et pas si évident à exercer, du moment où on ne se contente pas de remettre un rapport à son client, aux autorités. La situation des communautés groenlandaises est tellement singulière que délivrer un diagnostic sans remettre en question, ou *a minima* mettre en perspective, une grille de lecture et de jugement qui provient de nos sociétés n'aurait pas de sens. Ce serait même faire insulte à un peuple pour qui la question des risques et de leur gestion est primordiale. Elle se pose à eux avec constance et acuité depuis les origines, des millénaires, faisant d'eux des experts et des maîtres dans l'art de nommer, de lire, d'appréhender, de juger les risques et d'y faire face. La modernité soulève des questions nouvelles, d'où l'intérêt d'un véritable dialogue avec Peter et ses analyses. Un dialogue dérangeant pour les autorités groenlandaises, car il met à mal certains de leurs repères.

Un dialogue dont nous aurions nous-mêmes tant à apprendre. Il nous faudrait pour cela avoir la même capacité de remise en question. Il faudrait revenir à l'inconfort fertile de la pensée du risque, que nous avons troqué pour les idées faussement apaisantes et réellement aveuglantes de sûreté et de sécurité. Les bouleversements climatiques nous amènent tout doucement à percevoir certaines limites de nos approches et de nos modèles. Nous mesurons alors combien nous sommes faibles et démunis dans la

façon de les penser, parce que nous ne sommes pas prêts à des remises en question fondamentales, et encore moins prêts à nous inspirer pour cela de peuples « primitifs » dont nous ne percevons au mieux que le folklore. C'est exactement ce que dit une figure aussi éminente que Jean Malaurie (décédé depuis l'écriture de ces lignes). Il reçoit pour cela les honneurs des plus grandes universités du monde, il porte inlassablement sa parole devant les instances les plus prestigieuses. Il y est applaudi, célébré, fait docteur *honoris causa*... Tout cela pour mieux ne pas l'entendre, pour mieux étouffer par les applaudissements le fond à la fois trop direct, trop subtil et trop dérangeant de sa parole.

Au-delà de cette discussion sur les risques, nous allons, avec Peter, nous trouver de nombreux points communs, de pensée, de caractère, d'histoire, jusque dans la figure et les personnalités de nos mères et ce qui fait qu'elles nous inspirent. Nous garderons cependant précieusement ces différences fondamentales sans lesquelles la relation est sans intérêt : je suis terriblement français et il reste terriblement danois.

La perspective de nos discussions du soir et une longue randonnée ensemble sur l'Inlandsis lors de son jour de repos, ont donné à mon séjour à Qaanaaq une tonalité nouvelle. En discutant avec Peter j'ai commencé à rentrer chez moi, et de la meilleure des façons, sans quitter Qaanaaq et le Groenland. Nous parlions de ce pays, de ce qu'il déplaçait en nous, chacun avec son expérience, que ce soit celle vécue au Groenland ou forgée sur nos terres d'origine. Nous conduisions ces discussions en individus et en européens qui s'interrogent profondément sur eux-mêmes, qui viennent puiser dans l'émerveillement et dans l'interpellation du Groenland et des groenlandais des sources et des raisons de lire nos vies et nos sociétés autrement, de questionner ou conforter certains de nos choix. Il faut pour cela un peu plus qu'un esprit d'ouverture et d'aventure. Un esprit de « quête », comme me l'a dit un jour mon maître de kayak. Dans la même phrase et devant de nombreux témoins, ce maître m'annonçait également que j'allais mourir, parce que « *mon ange gardien ne me protègerait pas indéfiniment* ». Ce faisant, avec une pédagogie qui lui appartient, il a participé de façon décisive à mon chemin d'apprentissage et de réappropriation de l'idée même de risque et de gestion du risque, en la liant à l'idée de quête. Un long chemin à travers les années et les glaces, mais aussi à travers les rues et les forêts. Un chemin qui m'a naturellement conduit jusqu'en baie de Melville, puis à Qaanaaq, et maintenant sur la voie du retour.

La voie du retour, oui, marquée par un trouble profond des sentiments, une impression des éléments et des événements à même la peau. Et pour la première fois, dans les bagages, une question, précise, déjà travaillée, ciselée : « *Que doit-on impérativement apprendre de Savissivik ?* ». La formulation indique bien que les Inughuits n'ont rien à nous apprendre (peut-être est-ce à mettre en lien avec leur absence d'esprit de conquête). C'est à nous de faire le chemin.

La question est heureusement venue sans la moindre réponse, mais avec un indice, une intuition venant paver la zone de recherche et d'exploration : « *balance* ». Le mot-indice s'est présenté dans son acception anglaise. La traduction pourrait en être « équilibre » mais le mot anglais est plus subtil et surtout il véhicule une image, celle de la balance (en français cette fois-ci), beaucoup moins statique, qui évoque plus la recherche d'équilibre que l'équilibre lui-même, le chemin plus que la destination ou le résultat (le recours au mot anglais est d'autant plus naturel qu'il vient du vieux français, balance, qui lui-même signifie les « deux plateaux »).

Depuis que je suis sorti de la maison d'Olinguaq avec cette question, tous les fils que je tire s'enroulent autour de la *balance*, je ressens dans chaque sujet que je perçois et que je nomme la trace d'un équilibre entre des forces pourtant antagonistes. Pour aller au-delà de l'intuition et trouver des clés de filature, il a fallu revisiter quinze années de voyage et de rencontre avec ce territoire et ses habitants. Il a surtout fallu enrichir cette perception avec des connaissances historiques. Elles m'ont révélé la façon dont le cours de l'histoire de ce peuple s'est infléchi au début du vingtième siècle avec l'arrivée de Knud Rasmussen. Le début d'un processus qui a vu les Inughuits de l'Avangersuaq, comme d'autres peuples avant eux, être confrontés à ce que certains nommeront la modernité et ce que d'autres qualifieront plutôt de choc civilisationnel. Il a débuté dans le cas des Inughuits sous une forme relativement douce, s'est prolongé par de la coercition, de la sujexion puis de la violence, pour conduire aujourd'hui à *something more balanced*, un état un peu plus apaisé mais toujours fragile.

Un processus historique d'environ un siècle au cours duquel trois forces se sont appliquées sur eux, trois forces qui nous sont bien connues : celles de l'argent, de l'Etat et de la science. Trois forces qui nous semblent évidentes, nécessaires à la vie collective et au développement, mais sans lesquelles ils ont vécu à peu près 2 000 ans ! Une assez longue période, donc, durant laquelle ils ont su échanger sans argent, vivre ensemble sans Etat et développer et transmettre un champ de connaissances ahurissant sans science formelle. Cela signifie qu'ils ont élaboré d'autres modalités d'échange (avec un tout autre rapport à la propriété), d'autres formes d'exercice du pouvoir (sans hiérarchie ni autorité institutionnelle) et d'autres rapports au savoir et à la transmission (sans le support de l'écrit).

La source de ce que pourrait être notre apprentissage ne tient pourtant pas à ce temps révolu et qui jamais ne reviendra, mais à la façon dont les éléments les plus primitifs de leur culture, c'est-à-dire les plus ancrés dans l'histoire, les plus fondés sur les origines, leur ont évité, au moins jusqu'à ce jour, d'être totalement déstructurés et phagocytés par la puissance de ces forces nouvelles. Elles ont transformé leur quotidien mais ils ont su échapper, au moins partiellement, ce qui est déjà un exploit, à leurs dérives.

Les dérives de l'argent, déjà si clairement annoncées par Aristote dans sa description de la chrématistique, celles de l'Etat, lorsque le pacte signé avec le Leviathan de Hobbes devient celui de

Faust, et les dérives de la scientifcité sur lesquelles nous alertent certains grands scientifiques, ayant souvent en commun le dépassement de leur discipline et un lien profond avec les réalités humaines.

Cette résistance aux dérives se traduit très concrètement chez les Inughuits par une multitude de comportements, d'attitudes, individuelles et collectives surprenantes, mais possiblement édifiantes si on échappe au jugement de premier niveau émis depuis nos représentations. Celles-là mêmes qui font que l'on trouve par exemple normal le fait d'échanger son travail contre de l'argent dans un cadre de subordination, c'est-à-dire, et très formellement, dans l'acceptation de recevoir des ordres, d'être contrôlé et d'être puni. Trouver normal le fait d'interdire et de réprimer un mode d'expression, qu'il soit oral ou vestimentaire. Trouver normal le fait qu'une autorité, qu'elle soit morale, politique ou religieuse puisse imposer une vérité, ou rendre très difficile le fait de s'y soustraire. La liste est longue, sans fin, de ce que l'on trouve normal et qui pourtant nous a conduit à de multiples impasses, ou à des serpents de mer, des boucles mortifères qui se répètent sans qu'on puisse y échapper, dans l'économie (la pauvreté par exemple), le social (l'exploitation, entre autres), le jeu politique (la guerre) et bien sûr aujourd'hui dans le rapport à l'environnement (le dérèglement climatique et la raréfaction des ressources).

On ne trouvera pas chez les Inughuits des voies de sortie toute tracées, mais peut-être des façons de poser et d'aborder autrement certains de ces sujets, des façons de les instruire à partir d'autres représentations, inspirées de celles, primitives et puissantes, qui leur ont permis d'échapper aux dérives. Une façon de mettre les trois grandes forces à une distance suffisante pour qu'elles puissent ne pas remettre en cause des fondements de liberté et de solidarité, de coopération et de partage, de responsabilité et de transmission, et, ne l'oublions pas... de paix. « *Quiet and peacefull* ». 2 000 ans sans guerre, pas même civile, qui dit mieux (certainement pas notre pays, en guerre quasi permanente depuis ses propres origines) ? 2 000 ans également sans causer de dommages et sans fausser les équilibres des espaces naturels de vie.

Il ne s'agit pas de renoncer au « progrès », ni de retourner dans un mode de vie ancien, mais de chercher une façon autre de penser notre quotidien, notre vie en société au regard des défis et des menaces qui s'offrent à nous, en s'inspirant, plutôt qu'en l'asservissant, d'un peuple qui a su rester lui-même, ne pas perdre l'essentiel en nous rencontrant.

Pour accéder à cette source d'inspiration, à cette possibilité de penser autrement, il y a un préalable. Il nous faut nous départir du regard du riche, du fort, du grand, du sachant, envers le petit, le faible, le pauvre et l'ignorant. Si on arrive à faire ce pas de côté, et ce n'est pas simple, alors on sera sortis du piège qui enferme l'esprit dans ses certitudes, on échappera à l'hubris. Un piège dans lequel le peuple de l'Avanersuaq ne pouvait tomber tant il a toujours vécu dans l'évidence de sa fragilité. Même sa spiritualité, source de transcendance, l'installe et le maintient dans l'écoute et le respect de la puissance et du mystère des forces de la nature et de ses éléments. Et dans la recherche constante d'une forme d'accord et d'équilibre, toujours évolutif mais à ne pas rompre, *in balance*, sans perdre de vue et même guidé par le sens du primordial. Ce n'est pas un hasard du langage si « primitif » et « primordial » sont les deux faces d'une même idée. Il y a dans le primitif, dans les temps premiers, des éléments primordiaux que ni l'argent, ni l'Etat, ni le savoir organisé ne doivent dominer. Les Inughuits ont su ne pas les oublier. Peut-être pouvons-nous, en nous en inspirant, les retrouver, les (re)mettre au premier rang.

Ce sens du primordial les conduit aujourd'hui à des comportements étranges. Par exemple dire « non », lors d'un scrutin national, à l'ouverture d'une mine qui mettrait pourtant ce peuple sur la voie d'une indépendance tant voulue, par les revenus qu'elle générerait, mais dont le prix aurait été une atteinte sévère à l'environnement (une toute petite partie de l'environnement cependant, et

n'impactant que quelques centaines d'habitants). Ou ne pas aller au travail parce que la météo permet la chasse au phoque ou qu'un ami a besoin d'aide sur un chantier. Ou régler un problème très grave d'agression dans un village sans le recours aux autorités policières et judiciaires. Des exemples parmi une infinité qui conduisent le plus souvent aux jugements du type : « trop facile de pouvoir compter sur l'assistanat du Danemark » ou « aucune fiabilité dans le travail », mais que le pas de côté doit amener à lire différemment. Ce changement de perspective, si nous arrivons à le réaliser est un cadeau qui n'est fait à personne d'autre qu'à nous même. Nous y gagnons la possibilité de voir et de penser autrement des situations dont sommes les prisonniers volontaires.

Si nous arrivons à faire ce pas de côté, alors non seulement nous nous ouvrons à l'inspiration, mais nous rendons également possible l'idée de l'interdépendance, y compris avec celui qui pouvait, faussement, nous paraître pauvre, petit, faible et ignorant, ou simplement pittoresque, vestige du passé. Notre question initiale est alors prête à évoluer vers : « *En quoi le monde a-t-il impérativement besoin de Savissivik ?* » (au-delà de ce qu'il peut « en apprendre »). Un questionnement que l'on peut étendre encore et rapprocher un peu plus de nous : « En quoi le Danemark a-t-il impérativement besoin du Groenland (ou la France de la Polynésie) ? », « En quoi la capitale a-t-elle besoin de la banlieue, l'urbain des campagnes, le donneur d'ordre du sous-traitant, le patron du salarié, l'intellectuel du manuel, ... ». Et inversement...

Sortir de l'univoque, du standard et du rapport de force, forger des équilibres, *in balance*, et dans le respect du primordial.

(de)

L'autre côté

Le véritable moment du retour n'est pas le franchissement de la frontière ou le passage de la douane. Il n'est même pas celui des retrouvailles. Il intervient un peu après, au premier réveil en terre retrouvée.

Un réveil qui n'est pas encore éveil. Loin de là.

Déjà, il fait noir.

On ne mesure pas assez le pouvoir de l'obscurité, sa portée, sa profondeur, sa capacité à nous éclairer, nous révéler.

Le noir du réveil ouvre et entretient pour quelques instants encore le chemin du retour. Une voie empruntée sans quitter le lit. Emmitouflé dans la couette, avec une présence à ses côtés, double sensation de chaleur qui n'est plus celle du duvet ni de la tente. Le sentiment d'une sécurité absolue, physique, ontologique, une harmonie, une plénitude.

A ce moment précis, dans ce noir d'un ciel sans étoile, on ne sait plus du tout où l'on est. A un point où on ne sait plus exactement qui on est.

On est alors à la fois à l'apogée et au seuil du voyage, en équilibre entre tout ce qui a pu se passer et l'éveil d'un jour nouveau.

L'éveil de la conscience à ce jour nouveau vient signifier le retour. Me voilà de retour.

Des cailloux dans la valise

De retour, oui. C'est semble-t-il une réalité. Une réalité nouvelle qui se présente sous une forme très simple : un état d'esprit et une valise, avec quelques cailloux dedans.

L'état d'esprit, qui est tout autant l'état du corps qui l'incarne, est exactement le même qu'il y a trois jours, au moment de quitter Qaanaaq. S'il y a une continuité dans ce monde sans repères, elle s'exprime dans cet état d'esprit qui a atterri à Roissy sans avoir rien perdu, ni en vol ni à la douane, de sa légèreté, de la confiance retrouvée, en soi et en l'avenir, de la joie, de l'envie d'entreprendre...

Ainsi, le retour n'est pas un retour en arrière. Dieu merci !

Et il y a cette valise. Avec dedans des cailloux, qui semblent être chacun un morceau mal dégrossi du voyage.

Il y a ce Hans, aussi agréable que mystérieux. Ce Peter, avec qui je dînais encore il y a deux jours à Ilulissat sur la voie du retour, suite à l'impossibilité de notre avion à le déposer à Upernivik. Il y a cette ville, Qaanaaq, qui ne m'inspirait pas du tout sur le papier et qui semble être en fait la capitale, le lieu capital, d'une histoire que je découvre à peine et que je pressens édifiante. Il y a ce village, Savissivik, qui devait être la fin de l'expédition et qui a été une sorte de révélateur, le début d'une autre aventure, d'un autre voyage, sans que je sache encore bien lequel. Oh ! Et il y a la glace, bien sûr ! Tellement de glace. Et le brouillard ! Putain de brouillard... Le doute... Il y a l'immensité de la mer, ces traversées incroyables. Il y a ces îles dont je n'ai pas oublié le nom : les îles Sabine. Je sens qu'il s'y est passé quelque chose de profondément marquant. Il y a mes amis d'Upernivik, leur petite fille Siena, ce gallois, une sommité du kayak et de l'escalade, qui décide de mettre fin à des décennies de voyages lointains avec une amertume qui me trouble. Et Martha ! Il y a Martha bien sûr ! Il Et ce vieux jeune homme sur le rivage de Savissivik, à mon arrivé. Cet autre homme, Jorge, entre oracle et ange gardien, apparu sur cet autre rivage, celui de Kullorsuaq au tout début du voyage. Et Olinguaq, le chasseur d'ours et de narvals, le nouveau gardien de mon kayak. C'est lui qui m'a mis sur la voie d'une interrogation que je ne dois pas lâcher : « *En quoi le monde a-t-il impérativement besoin de Savissivik, de l'Avangersuaq et des Inughuits ?* ».

Il y a tellement de cailloux. Lorsque j'en sais un, j'en vois deux autres qui apparaissent, dissimulés ou attachés au précédent. Ils semblent tous plus ou moins liés. Je sens alors que le caillou que je tiens dans la main commence à s'effriter, à se transformer en sable. Je le repose vite dans la valise, mais rien ne me dit qu'il y sera encore la prochaine fois.

Ces cailloux sont mon voyage. Non seulement je ne veux pas les perdre, mais je dois les faire parler, ou plutôt je dois les mettre à l'oreille et les écouter. Je sens bien que je ne peux pas le faire d'ici, qu'il faut pour cela que je retourne de l'autre côté. Ce voyage se fait à pied, avec les deux bâtons du marcheur, celui de la pensée, que j'ai pleinement retrouvée au sortir de la baie de Melville, et celui de l'écrit, qui continue à m'échapper et à me faire défaut.

Post-dédicace

Juste entre nous

(à ceux qui ont participé au processus d'écriture)

Tout au long du voyage, l'écriture n'a fait que se dérober. Presque. Quelques pages, quelques phrases, quelques mots. Des points de repères importants, mais en bien moindre quantité qu'à l'habitude. Cela m'a plus surpris qu'inquiétude, ou déçu. Je savais que l'heure viendrait, et que si elle ne venait pas c'est que ni l'utilité, ni le besoin, ni la nécessité ne se seraient fait sentir et qu'alors il n'y aurait aucune perte à déplorer.

C'est deux semaines après le retour que le déclic va se produire, de façon inattendue. Je suis chez nous, en Bretagne, dans la maison du bas. J'ai réépinglé au mur les quatre cartes qui, mises côte à côté permettent de saisir la globalité du voyage, dans sa dimension géographique. Je me pose à la table, j'allume l'ordinateur, j'ouvre un « nouveau fichier » et je commence. Et curieusement, je me retrouve propulsé six mois plus tôt, à ce moment où « *ma tête est projetée avec violence et sans protection sur le bitume* ». Vont s'en suivre une centaine de pages, produites avec une certaine régularité, jusque dans les quelques pauses qui ont finalement correspondu aux principaux points d'infexion du voyage lui-même.

Le parcours d'écriture a d'emblée pris un tour inhabituel, insolite, aventureux et même surnaturel. Dès les premiers mots je n'étais plus en train de raconter, de rendre compte, mais de revivre, de vivre à nouveau, de vivre autrement, de redécouvrir, de révéler, de comprendre parfois, et de nommer, autant que possible. L'écriture s'est faite passerelle vers le voyage, à travers le temps, reparcourant les espaces, les moments, revisitant les personnes, les émotions. Une déconcertante et euphorisante sensation de passer à travers le miroir sans tain, d'y retrouver cet autre soi-même et ce qui a fait sa vie durant un mois dans cet ailleurs, de s'interroger alors avec lui.

Si cette traversée du miroir est sans conteste l'aspect le plus insolite du parcours d'écriture, elle n'est finalement pas le plus important. L'essentiel est venu d'ailleurs, d'un choix initial d'ordre purement formel : celui de l'écriture de courts, voire de très courts épisodes. Car ce choix en a permis et entraîné un autre, celui de partager les épisodes à mesure de leur écriture auprès d'un cercle étroit de lecteurs, Nathalie et les enfants. Le cercle s'est vite ouvert aux parents, puis ultérieurement à deux précieux relecteurs. C'est alors que le volet le plus important du voyage a débuté, avec les retours de ceux qui ont partagé le processus d'écriture, y ont participé, en sont devenus de véritables acteurs. Les échos d'un fils, les critiques courageuses et généreuses d'un ami, les interrogations guides d'une épouse, les débats avec un père, la passion et le savoir-faire de l'écriture d'une belle-sœur, et enfin l'émotion partagée et l'appui sans réserve d'une mère. Ces retours sont autant de nouvelles passerelles, autorisant de nouvelles traversées, élargissant le temps et l'horizon du voyage, et lui révélant sa véritable destination.

Pour cela merci à vous...

Il reste un mystère, sans grande importance, né au cœur du voyage vers les îles Sabine : qui peut bien être l'auteur d'un tel scénario ?

Echo

I

L'intention, La tension, L'attention

- 1 - La carte
- 2 - Parenthèse d'attentions
- 3 – Ouverture
- 4 - Fog's world
- 5 - Imprévus
- 6 - Jugement
- 7 - Quand se lève le voile
- 8- A terre roche
- 9 - Kap Seldom, point d'inflexion
- 10- La confiance et le doute

II

Sabine Islands

- 11 - Recouvrer la vue
- 12 - La foudre
- 13- Sabine (1)
- 14 - Sabine (2)
- 15 - Un choix
- 16 - Thom, la légèreté du pas
- 17 - Le ressentiment
- 18 - Olive
- 19 - Pochette surprise

III

Parenthèse (enchantée)

- 20 - La farandole des éléments
- 21 - Ilulissat (iceberg)
- 22 - Panoramique
- 23 - Défi
- 24 -
- 25 - Le fil
- 26 - Kap Melville
- 27 - La fin du voyage, la fin du monde ou un jour de travail ordinaire ?
- 28 - Labyrinthique
- 29 - Arrivé(e)

IV

In balance

- 30 - Le vieux jeune homme et sa fille
- 31 - Martha
- 32 - Voisins
- 33 - Vide
- 34 - Histoire sans parole
- 35 - Si loin, si proche (Olinguaq)
- 36 – Ευχαριστία
- 37 – A l'ombre des peaux d'ours
- 38 - Quitter Savissivik
- 39 - Toujours plus au nord
- 40 - Qaanaaq (1) Hans Jansen – « *Quiet and peacefull* »
- 41 - Qaanaaq (2) : Risk
- 42 - Primitif – *in balance* -- Primordial

(de) L'autre côté

- 43 -
 - 44 - Des cailloux dans la valise
- Post-dédicace (Juste entre nous)